Frères de la Capucine

Rob McLaren

Avec la participation de, et traduit par,
Marc Middleton

Frères de la Capucine
Le présent ouvrage littéraire est publié en 2024.

Copyright © 2017 Dylan Trust
Robert McLaren affirme le droit d'être identifié comme étant l'auteur du contenu de cet ouvrage.

Le présent ouvrage est une oeuvre de fiction. Les incidents et certains des personnages décrits, bien que basés sur des faits et personnages historiques, sont issus de l'imaginaire de l'auteur.

Tous droits réservés. Aucune partie du présent ouvrage ne peut être reproduite, stockée dans un système électronique d'extraction, ni transmise, sous quelque forme que ce soit, ni par aucun procédé électronique, mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou autre, sans le consentement écrit préalable de l'auteur.

Une notice CiP est disponible dans la Bibliothèque Nationale d'Australie et dans la Bibliothèque de l'Etat de Queensland.

Texte et illustrations copyright © 2018 Rob McLaren Conception graphique, composition informatique et cartes par Matthew Lin
www.matthewlin.com.au

Livre de poche ISBN 978-1-7635-392-3-5
E-book ISBN 978-1-7635-392-4-2

Police utilisée : Bembo Semi-bold en 12pt

Dédié à Dylan

Mon frère qui s'assurait toujours que je rentrais sain et sauf – à chaque fois

Rob

Dédié à Lydie

Le moteur et l'inspiration qui m'encouragent à avancer – surtout quand je suis sur le point d'abandonner.

Marc

Frères de la Capucine

Remerciements

Je souhaite sincèrement remercier les personnes suivantes pour leurs contributions :

Sophie Walker – Mon épouse, si belle, talentueuse et patiente.

Peter Cross – Pour son amitié et son soutien indéfectible, sa gentillesse pour m'avoir autorisé l'accès à sa belle collection de livres et artefacts napoléoniens ainsi qu'à sa vaste collection de figurines de 28mm – la plus grande de l'hémisphère sud.

Joe Tapping – Pour ses encouragements, ses recherches approfondies au sujet de la marine britannique sous Nelson et son expérience dans le domaine de la publication de contenu en ligne.

José de Andrade – Pour son amitié et sa gentillesse, pour m'avoir autorisé l'accès à sa bibliothèque napoléonienne et sa grande collection de figurines.

Katie Whiffen et Andrew Koranski – Deux chers amis qui m'ont inspiré.

Cette histoire prend fin lors du siège de Toulon en décembre 1793. Je suis reconnaissant aux excellentes recherches de Robert Forczyk sur ce fait historique, qui ont largement contribué à ma créativité littéraire, notamment son excellent ouvrage « Toulon 1793 : Napoleon's First Victory ».

Cass Moriarty, Lauren Daniels, Gail Carthwright, Belinda Pollard et Geneve Fylnn pour leurs soutiens éditoriaux.

Enfin, je souhaite remercier les personnes suivantes pour leur collaboration dévouée à la réalisation de cette histoire en langue française :

Florian Hassel ainsi que Philippe et Yolaine Roucoux et tous les membres de la Compagnie d'Elite.

Frères de la Capucine

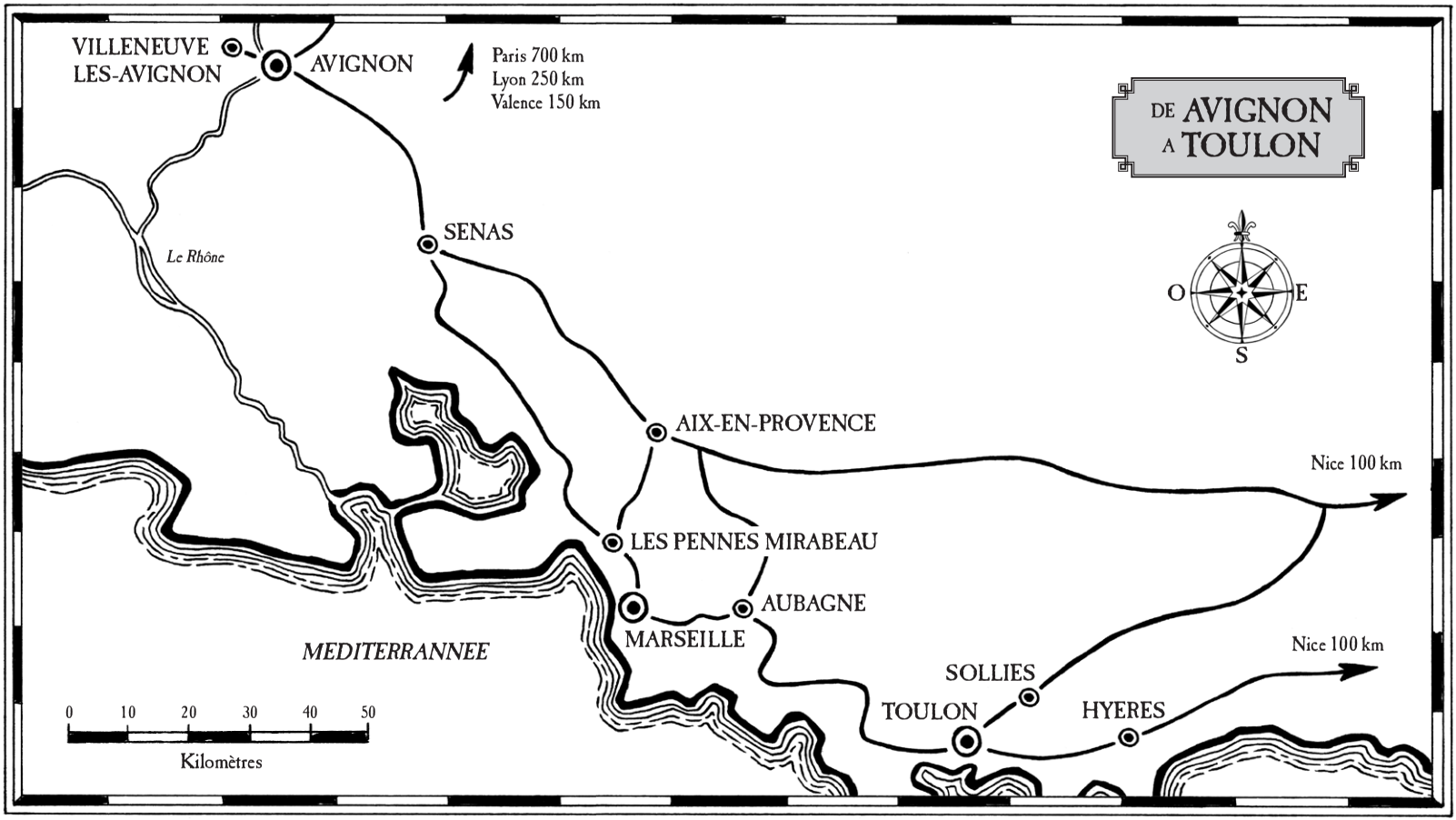
Cartes

France – De Avignon à Toulon	**Page 8**
Escarmouche au pont du village	**Page 170**
Toulon et ses environs	**Page 193**
Mont Faron	**Page 198**
Escarmouche entre Sollies et La Valette	**Page 222**
Mont Faron	**Page 246**
Port de Toulon – Soirée du 13 Décembre 1793	**Page 290**
Port de Toulon – Soirée du 18 Décembre 1793	**Page 306**

Frères de la Capucine

Annexes

Annexe A	**Notes de l'auteur**
Annexe B	**Bibliographie**
Annexe C	**Chronologie des Faits Historiques**
Annexe D	**Références – Organisation militaire**
Annexe E	**Dramatis Personae – 24ème Chasseurs à Cheval**
Annexe F	**Dramatis Personae – 2ème Compagnie**
Annexe G	**Dramatis Personae – Siège de Toulon**


VILLENEUVE
LES-AVIGNON
AVIGNON
Paris 700 km
Lyon 250 km
Valence 150 km
DE AVIGNON
A TOULON
SENAS
Le Rhône
O
E
S
AIX-EN-PROVENCE
Nice 100 km
LES PENNES MIRABEAU
AUBAGNE
MARSEILLE
MEDITERRANNEE
Nice 100 km
SOLLIES
TOULON
HYERES
0 10 20 30 40 50
Kilomètres

Prologue
Décembre 1793, Toulon, France

De sa blessure au crâne, du sang coulait lentement le long de son cou avant de s'accumuler à l'intérieur de son col. La pluie éclatait sur ses épaules crispées avant de se reformer en petites gouttes, se frayant des chemins glacials le long de son dos. La peur, comme par vagues, se propageait le long de sa colonne vertébrale pour se fracasser au fond de ses entrailles.

J'en ai bien pris des risques cette année mais là, je m'y suis pris comme un sot en trois lettres.

Le regard du capitaine André Jobert se posa autour de lui : des hommes étaient en train de se faire panser leurs blessures, faisant des grimaces au moment où il fallait serrer les pansements ou gémissant sous la pluie froide.

Et pourquoi faire ? Pourquoi ai-je envoyé dix-huit recrues au casse-pipe au juste ? Mais personne ne connaitra notre échec. Personne ne pourra dire…

Un soldat se baissa à ses côtés et dit : « Citoyen capitaine, je dois m'occuper de votre blessure et de votre bras. »

Jobert baissa la tête sur son uniforme. C'était un habit de l'infanterie espagnole. Le sang de sa blessure au coude gauche, absorbé par la laine blanche trempée de son vêtement, s'écoulait sur le tissu de l'écharpe en lin qui soutenait son bras.

Quelle idée d'avoir accepté cette mission!

Jobert sursauta en entendant un bruit de clapotement dans la boue. Koschak, son maréchal des logis-chef, avait pris place à côté de lui, lâchant un grognement. Les pansements ensanglantés sur son avant-bras et sa cuisse étaient couverts par des ruisselets de pluie.

Même lui pense que c'est de la folie.

Les yeux verts du sous-officier, cernés de rouge, sondèrent le visage de son capitaine avant de dire : « L'attaque du général Masséna sur le fort d'Artigues a commencé. Les blessés sont prêts à marcher. Quels sont vos ordres, citoyen capitaine ? »

Chapitre Premier

Mars 1793, Avignon, France

L'heure du départ était arrivée.

André Jobert prit son sabre en main et le regarda attentivement. Il remarqua la rouille qui tâchait la lame ici et là et frotta un morceau de tissu, imbibé d'un mélange d'huile d'olive et de poussière de brique, en petits cercles pour l'enlever. Ensuite, il contrôla la rigidité de l'ancrage de la lame à la poignée en laiton, d'abord visuellement, puis au toucher. Une telle inspection pour une arme si simple était, pour lui, un petit plaisir assez rare.

Quand il sortait son sabre de son fourreau, c'était avec son poignet qu'il sentait le poids de son arme. Il s'entrainait à l'escrime chaque matin, il s'interrogeait sur la nature de la relation entre la pointe et le poids, du sabre de son adversaire et le sien. Dans une charge, avec ses genoux serrés autour de sa selle, ses yeux étaient focalisés sur le chemin que son cheval prenait pour fondre sur sa cible. Jamais il ne prenait en compte la lame qui prolongeait son bras droit. Il était concentré sur son approche de l'ennemi et le coup qu'il lui portait.

Mais aujourd'hui, c'était différent. Aujourd'hui, Jobert allait rejoindre un nouveau foyer. Une nouvelle famille qui allait mesurer sa valeur au sabre.

Mais ma valeur ne se résume pas à mon maniement du sabre. N'oublie pas qu'il y a quatre talents qui font un bon cavalier.

Il remit le sabre dans son fourreau en cuivre par un mouvement précis mais fluide à la fois. Un mouvement qu'il avait exécuté moult fois. Il prit une gorgée de vin et quitta la taverne, marchant le long de divers couloirs, qui empestaient une odeur d'urine, de tabac et d'ail, avant de se retrouver dans une cour, ou se dégageaient des odeurs de crottin de cheval et de foin moisi et résonnaient des jurons des palefreniers.

Un cheval bai leva la tête en voyant Jobert et lui donna un grand coup de nez dans le ventre, trahissant ainsi son impatience. « Doucement Bleu, dit Jobert, levant un doigt comme pour mettre en garde l'animal. Ne commence pas à mettre tes poils et ta bave partout sur moi, d'accord ? »

Bleu recula un peu et Jobert, en guise d'affection, lui frotta le dos avec deux doigts, afin de ne pas salir ses gants. Le palefrenier avait déjà sellé le cheval. Jobert prit les rênes, remit l'étrivière à sa place avant d'engager son pied dans l'étrier et, d'un bond, se leva et enfourcha la selle avec la même délicatesse qu'il aurait utilisé pour mettre un chapeau.

Le deuxième talent d'un cavalier : savoir tenir son cheval.

Les capacités de Jobert dans ce domaine seront mises à l'épreuve par ses supérieurs, ses pairs ainsi que ses subordonnés, dans les jours à venir. Alors que son palefrenier était en train d'enlever les brindilles de paille et de sable mouillé de ses bottes, Jobert réfléchit à la manière de faire effectuer à sa monture une volte rapide lors d'un combat à cheval, par transfert de poids et tensions musculaires, à sa monture.

Son domestique lui tendit son casque de cuir surmonté d'une crête en crin de cheval. Avant de s'en coiffer, Jobert

prit un instant pour contempler son grand plumet. Il était principalement de couleur verte, la même couleur que son dolman et sa culotte. C'était la couleur qui l'identifiait en tant que membre de la cavalerie légère. Un chasseur à cheval.

Un chasseur d'hommes.

Le sommet du plumet était de couleur jaune, la couleur distinctive de son dernier régiment. Ce régiment, qui avait été tout son monde depuis ses plus jeunes années, ne l'était désormais plus.

Dans moins d'une heure, il serait parmi sa nouvelle famille régimentaire. Au coucher du soleil, un nouveau plumet ornerait son casque. Jobert mit son casque et ajusta la longueur de sa mentonnière.

Il tourna Bleu et, avec un léger mouvement de la cuisse, les deux plongèrent dans les rues agitées d'Avignon d'un pas décidé.

« Excusez-moi citoyens. Voici le capitaine André Jobert. »

Alors que les portes se refermaient derrière lui, Jobert prit un instant pour acclimater ses yeux à la lumière du jour qui entrait par les grandes fenêtres de la salle et observa comment les particules de poussières, transportées par les courants d'air, dansaient autour du mobilier. Des odeurs de feu, de cire et de parchemin étaient perceptibles. Il remarqua la présence de deux hommes : le colonel de son nouveau régiment et un major.

« Jobert. Heureux de vous revoir, dit le major. Puis-je vous présenter le colonel Morin ? »

Bien que Jobert reconnu le major, son attention était focalisée sur l'officier supérieur.

« Bonjour citoyen colonel. » dit Jobert en saluant.

Morin rendit le salut et répondit : « Bonjour capitaine Jobert et bienvenue au 24ème régiment de chasseurs à cheval. »

Morin fronça les sourcils et Jobert sentit son regard inspecter chaque détail de son visage, ses cheveux et son uniforme. Enfin, il fit un geste vers son subordonné avant de s'adresser à Jobert : « On m'a avisé que vous vous connaissiez déjà. En effet, le major Raive m'a beaucoup parlé de vos exploits quand vous étiez tous les deux avec le général Dumouriez en Belgique l'année dernière. Étiez-vous au courant que le major Raive était mon second ?

— Non, citoyen colonel. Je ne savais pas que le major Raive était au 24ème Chasseurs. »

C'est à cet instant que Jobert vit les galons sur les manches de l'uniforme du major, ainsi que les boutons floqués du chiffre « 24 » sur son habit et dit : « Très heureux de vous revoir, major. Toutes mes félicitations pour votre promotion. »

« Je dois me retirer, citoyen colonel. » dit Raive à son supérieur avant de poser ses yeux sur Jobert. « Heureux de pouvoir compter sur vous capitaine. Malheureusement, le devoir m'appelle mais je ferai appeler votre second afin que vous puissiez le rencontrer. J'enverrai vos nouveaux plumets régimentaires avec lui. »

Une ordonnance entra dans la salle avec une cafetière et Morin fit un geste vers une chaise, invitant Jobert à prendre place. Le capitaine ajusta son fourreau et sa sabretache avant de s'asseoir. Une fois Jobert installé, le colonel dit : « Suite à la récente exécution de Sa Majesté… »

Il scruta le visage de son nouveau capitaine pour y rechercher une réaction quelconque mais le visage de celui-ci resta stoïque. Morin reprit : « …et la récente déclaration de guerre britannique et néerlandaise, sans oublier le climat de guerre civile qui règne actuellement dans le pays, le Ministre de la Guerre a

décidé de lever douze nouveaux régiments de chasseurs, dont le mien, avec un effectif de six escadrons chacun. »

Six escadrons ! pensa Jobert. Les vieux régiments avaient déjà toutes les peines du monde à pouvoir en assembler trois.

« Cela représente un effectif de mille deux cents hommes et autant de chevaux, poursuivit Morin. Je suis arrivé ici avec mon état-major voilà dix jours. Afin de former le 24ème de manière efficace, je vais m'appuyer sur les hommes de l'ancien régiment de Chasseurs Volontaires. Avec la récente vague de patriotisme et la levée en masse décrétée par le gouvernement, je m'attends à recevoir sept cents recrues dans les jours quivi-ennent. »

Le colonel s'arrêta un instant avant de reprendre : « Malgré le chaos qui règne à Paris actuellement, on m'a assuré que les équipements et fournitures nécessaires arriveront dans quelques semaines. D'après les rumeurs, tout le pays est en train de fab-riquer des culottes, tisser des couvertures, mouler des chapeaux et fondre les cloches des églises afin d'en faire des canons. Sauf pour les villes qui ont décidé de se révolter, bien sûr. »

Morin prit une gorgée de thé et reprit son discours : « Le major Raive et mon état-major sont donc assez occupés comme vous pouvez l'imaginer. Avec la mort du roi, il est évident que nous devons lever, former et équiper ce régiment aussi vite que possible. »

Il désigna une pile de documents sur son bureau. « Parmi ces documents se trouve une bien belle lettre de recommandations de la part de votre ancien commandant, déclara-t-il. Vous l'avez servi en tant que chef de compagnie contre les Autrichiens et les Prussiens. Avec une telle lettre, et les louanges du major Raive, je vous confie le commandement de la 2ème compagnie. »

Jobert sentit sa poitrine se resserrer à la réalisation d'une telle charge mais arriva tout de même à lâcher : « Je suis à vos ordres, citoyen colonel. »

Morin lui lança un regard menaçant. « Ecoutez-moi bien Jobert. Je suis absolument déterminé à ce que ce régiment soit apte à entrer en campagne d'ici quelques semaines. Je veux des hommes complétement concentrés à la réalisation de ce but. Morin frappa du poing sur son bureau. Je m'attends à des actes et non à des belles paroles »

Jobert se leva en silence et salua le colonel.

Morin rendit ce salut d'un signe de la tête. « Rompez et à nouveau, bienvenue au 24ème Chasseurs à Cheval, capitaine Jobert. »

« Excusez-moi, citoyen capitaine. Un homme, petit et robuste, salua Jobert tout en le fixant intensément avec ses yeux bruns. Soyez le bienvenu au régiment. Je suis le lieutenant Geourdai, votre second. Je vous présente le maréchal des logis-chef Koschak, également de votre compagnie. »

Tout comme le lieutenant Geourdai, Koschak était blond avec un cou bien musclé, une poitrine large et des bras puissants, qui se tendirent à vue d'oeil en saluant. « Bienvenue au 24ème, citoyen capitaine. » dit le sous-officier avec un fort accent alsacien.

Jobert remarqua que les uniformes des deux hommes étaient aux couleurs officielles du régiment et dit : « Le colonel Morin m'a informé qu'il y a bien des choses à faire. Je suis impatient de commencer donc pourriez-vous m'indiquer un endroit où nous puissions discuter ?

— Si vous permettez citoyen capitaine, dit Geourdai, le major m'a chargé de vous livrer votre plumet régimentaire ainsi qu'un pompon de compagnie pour votre coiffure. »

Jobert prit le plumet. Il mesurait une trentaine de centimètres environ et bien que le corps fût de couleur verte, le sommet était de couleur orange foncé, la couleur régimentaire du 24ème Chasseurs à Cheval. Quant au pompon en laine, il était de couleur bleu-ciel, qui indiquait que le porteur appartenait à la 2ème compagnie. Puis il demanda : « Pour un régiment qui n'existait pas il y a dix jours, je constate que vous portez déjà son uniforme. Quel est l'ordre du jour concernant les tenues ?

— Le colonel est convaincu que le régiment doit avoir une tenue commune, répondit Geourdai, afin que les soldats puissent plus facilement forger des liens avec les recrues qui arrivent quotidiennement, et faire face aux manquements de certaines fournitures. Aujourd'hui, il a été décidé que les hommes porteraient des pantalons en lin par-dessus leurs bottes et leurs surtouts. Pour les officiers, il faut être coiffé du chapeau avec le plumet afin que les recrues sachent qui ils doivent saluer. Toujours pour aider les recrues à plus facilement les identifier, les sous-officiers doivent porter le casque avec le plumet. Tous les soldats, qu'ils soient vétérans ou non, doivent porter le bonnet de police. Jusqu'à ce que les fournitures arrivent enfin, ces consignes restent en place. »

Jobert rangea son plumet dans sa sabretache. « Très bien lieutenant, nous devons également discuter de mon logement et de changer le collet et les parements de mon uniforme pour cette couleur orange.

— Capucine, citoyen capitaine, dit Geourdai.

— Pardon ?

— On dit capucine pour cette couleur et non orange, citoyen capitaine. Pour discuter, puis-je vous proposer les écuries ? Elles sont actuellement dépourvues de chevaux, donc nous serons tranquilles pour aborder le sujet de votre logement. En ville, à quelques pas de la caserne. Si vous le souhaitez, nous pourrions visiter cet établissement.

— Très bien lieutenant. Allons-y. »

Les trois hommes se frayèrent alors un chemin vers les écuries. Les éperons métalliques sur leurs bottes claquaient au sol. En chemin, Jobert rendit les saluts des sous-officiers occupés à instruire des nouvelles recrues

A l'intérieur des écuries, l'air se refroidit et le bruit des ordres des sous-officiers et le craquement des gravillons furent assourdis par les caisses en bois et les ballots de paille, rangées et empilées soigneusement autour d'eux.

Jobert se retourna abruptement afin de faire face à Geourdai et Koschak et dit : « Citoyens, j'étais maréchal des logis lors de la mutinerie de mon ancien régiment et fus élu commandant de compagnie. L'année dernière, au moment de l'invasion autrichienne et prussienne, mon régiment était à Valmy et Jemappes sous les ordres du général Dumouriez. Voilà mon histoire. Quelle est la vôtre ? »

Geourdai glissa lentement un pas vers l'avant, leva la tête et, avec les mâchoires crispées, répondit : « Citoyen capitaine, je suis un ancien du 7ème Chasseurs. Quand nos officiers ont émigré, j'ai été élu au poste de sous-lieutenant alors que je n'étais que maréchal des logis. J'ai fait campagne avec l'Armée du Rhin l'année dernière et, depuis ma promotion, cela fait une semaine que je suis au 24ème Chasseurs.

— Bien. Et vous Koschak ? demanda Jobert.

— J'étais aussi à Jemappes l'année dernière. Le major Raive y était alors mon chef d'escadron et, au moment de nos pro-motions, nous avons été transférés ici, il y a dix jours… Citoyen capitaine, je me souviens d'une charge sur les arrières autrichiens au-delà de Jemappes. En regardant par-dessus mon épaule droite, j'ai vu des hussards autrichiens qui s apprêtaient à enfoncer notre flanc. Mais eux, ils regardaient à leur gauche au moment où vous et votre compagnie du 5ème Chasseurs êtes entrés dans leur flanc gauche. Pour cela, citoyen capitaine,

je vous suis reconnaissant. »

Jobert se détourna du regard noir du maréchal des logis-chef pour regarder les soldats en train de s'exercer à l'extérieur. « Voilà qui est dit. Nous sommes des vieux sous-officiers qui ont vu la guerre et qui doivent désormais préparer ces jeunes gens à entrer en campagne dans quelques semaines. »

Les trois hommes s'assirent sur des caisses en bois près de l'entrée de l'écurie. Jobert remarqua une forte odeur de fourrage moisi avant de demander : « Le colonel est résolu à ce que le régiment soit armé, préparé et équipé le plus vite possible. En ce qui concerne la 2ème compagnie, où en sommes-nous ? »

Geourdai se racla la gorge, échangea des regards avec Koschak et répondit : « L'état-major de la compagnie n'est pas encore complet. Il nous manque un trompette et un brigadier-fourrier. Au niveau de la troupe, nous avons deux sous-lieutenants, mais un est détaché pour aller chercher des chevaux. Celui qui est toujours ici, le sous-lieutenant Voreille, est arrivé hier en provenance de l'école militaire de Paris. Sa classe a été déployée en avance afin de constituer les nouveaux régiments.

— Et les maréchaux des logis ? demanda Jobert.

— Nous en avons quatre, citoyen capitaine. Un est actuellement détaché pour récupérer des nouvelles recrues. Un autre est parti chercher les chevaux avec le sous-lieutenant. Les deux derniers sont ici, mais travaillent à l'armurerie.

— Maréchal des logis-chef, où en sommes-nous concernant les brigadiers et chasseurs ? »

Koschak fit une grimace et soupira : « Nous avons les huit brigadiers nécessaires pour encadrer les huit sections de la troupe. Tous n'ont que dix-huit mois de pratique équestre acquise dans le manège d'un haras et n'ont pas fait campagne auparavant. Il existe un bon nombre de difficultés liées à leur manque de pratique.

— Il semblerait que toute l'armée soit en mutation, maréchal des logis-chef, dit Jobert. Les cadres n'ont que peu ou pas d'expérience pour les fonctions qui seront les leurs. Nous ne sommes pas exempts de ce constat mais nous, nous avons fait une bataille, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde dans la 2ème compagnie.

— Tout à fait, citoyen capitaine. Sur l'ensemble de nos huit sections, nous ne comptons que onze anciens Chasseurs Volontaires, dont trois qui ne sont pas des nouvelles recrues.

— Les trois-quarts de nos hommes sont des recrues ? Dans quatre semaines, les Autrichiens vont passer les Alpes et nous serons obligés de leur faire face. Où sont ces hommes ? Est-ce que ce sont les soldats que j'ai vus sur la place d'arme ?

— Le major Raive doit intégrer une soixantaine de recrues tous les jours, dit Koschak. Les hommes sur la place appartiennent aux 1ère et 7ème compagnies. Normalement, nos recrues arriveront demain.

— Qu'en est-il de l'armement ? »

A nouveau, Kraschak fit une grimace. Geourdai, quant à lui, se tortilla légèrement sur sa caisse.

« Le régiment n'a pas encore reçu ses sabres, avoua le maréchal des logis-chef.

— Pardon ? »

Embarrassé, le lieutenant baissa les yeux avant de poursuivre : « Hélas, nous n'avons pas reçu nos sabres citoyen capitaine. Les brigadiers et les chasseurs qui sont de garde se partagent les sabres que nous avons. Pour l'exercice, les hommes utilisent des sabres en bois. »

Jobert se frotta les joues. « Morbleu, soupira-t -il. Et qu'en est-il des armes à feu ? »

Geourdai répondit : « Nous avons reçu deux mille armes à feu de divers calibres. Fusils, carabines, mousquetons et pistolets. Certaines pièces remontent aux anciennes guerres et d'autres

sont des armes de prises. Le tri de toutes ces armes est un vrai calvaire pour ceux qui travaillent à l'armurerie. Le major est d'ailleurs assez mécontent de cette situation.

— Et les munitions ?

— Même pas une cartouche, citoyen capitaine. Mais si vous le souhaitez, nous pouvons vous faire le bilan des uniformes et des équipements ? »

Jobert sentit sa poitrine se serrer d'un seul coup. *Aucune munition !?*

Il lança un regard sur la place d'armes et les hommes qui s'y exerçaient dessus et s'exclama : « Sans sabres, ça ne sert à rien de parler de nos uniformes. »

Deuxième Chapitre

Les rayons du soleil n'avaient pas encore atteint les toits de la caserne. Les hommes qui travaillaient dans les écuries laissaient échapper des nuages de poussière, tandis que ceux qui étaient de corvées aux cuisines avaient allumé des feux qui faisaient danser des brumes grises par-dessus la place d'armes. Tout à coup, une voix hurla : « Citoyens. Saluez ! »

Une soixantaine d'officiers, disposés sur six rangs, se saluèrent avec leurs sabres en bois.

Jobert, regardant son adversaire droit dans les yeux, leva son sabre au niveau du visage, poignée devant les lèvres, selon un rituel qui trouvait ses racines à l'époque où les chevaliers croisés embrassaient la croix avant de combattre. Ensuite, il abaissa l'arme d'un mouvement lisse au niveau de la cuisse, la pointe de la lame près de la cheville et orientée vers le sol. Ce mouvement trouvait également ses origines aux temps des croisades, quand les cavaliers arabes renversaient la pointe de leurs lances en forme d'hommage. Après un instant dans cette position, Jobert leva de nouveau son sabre pour remettre la

poignée au niveau des lèvres avant de le redescendre dans la position du garde à vous, où le sabre venait se reposer contre le côté droit, la lame directement par-dessus le poignet droit. La voix hurla de nouveau : « Citoyens. En garde ! »

Jobert glissa son pied gauche vers l'arrière, transférant le poids de son corps dessus. Dans cette position, il pouvait désormais plus facilement projeter son corps en avant pour attaquer. Il tourna son torse afin que son cœur puisse être le plus loin possible de la lame de son adversaire. Sa main droite, qui tenait son sabre, s'abaissa à la hauteur de sa cuisse et aligna sa pointe sur le haut de l'abdomen de son adversaire. Dans cette position, il était désormais prêt à agir, défensivement comme offensivement.

Le maître d'armes du régiment flâna entre les deux rangs, son fleuret reposant sur son épaule droite et hurla : « Citoyens, écoutez attentivement : Escadrons impairs, saluez ! »

Trois rangs prirent la position du salut. Le maître donna ses instructions : « Vous porterez quatre coups offensifs sur votre adversaire et puis vous vous mettrez en position défensive. Une fois que vous aurez terminé ces cinq mouvements, mettez-vous face à un nouvel adversaire sur votre gauche et recommencez sans hésitation. Continuez ainsi jusqu' à ce que vous vous retrouviez face à votre adversaire d'origine. Citoyens, en garde ! »

Les hommes reprirent leur position initiale.

« Escadrons pairs, saluez ! »

Les hommes des trois autres rangs, y compris Jobert et Geourdai, prirent la position du salut. Le maître d'armes reprit ses consignes : « Vous allez parer les quatre coups offensifs et puis contre-attaquerez avec une coupe lorsque votre adversaire aura terminé son quatrième coup. Tenez votre position le temps qu'un nouvel adversaire vous attaque et répétez. Citoyens, en garde ! Citoyens…attaquez ! »

Instantanément, soixante lames en bois se fracassèrent dans un

grand bruit qui envahit la caserne. Les soldats et sous-officiers se ruèrent aux fenêtres de leurs dortoirs et des écuries afin d'observer le spectacle militaire qui se déroulait au milieu de la place d'armes.

Avant que le quatrième coup ne tombe, les rugissements des maréchaux des logis sommant leurs hommes de reprendre le travail prirent certains combattants par surprise. Beaucoup des sabres en bois trouvèrent leurs cibles que cela soit sur les cuisses, les côtes ou les bras de ces jeunes hommes si facilement distraits.

Les exercices s'enchaînèrent. Le maître d'armes, en utilisant son fleuret, indiqua les cibles de prédilection à tout élève qui avait besoin de ses conseils. Certains des plus jeunes combattants, ayant passé une nuit trop alcoolisée, vomissaient le contenu de leurs estomacs, jurant de ne plus reprendre de si vite.

Jobert regarda de vive joie la scène qui se déroulait devant lui.

Des jeunes gens, avec des cocardes et rubans tricolores attachés à leurs chapeaux, entraient sur la place d'armes de la caserne dans un véritable vacarme de rires. Certains tenaient des chopes de bière en main et d'autres paradaient le long de la place comme s'ils étaient à une fête foraine dans leurs villages. Deux jeunes gaillards, l'un avec un violon et l'autre un fifre, jouaient un air joyeux. Aux abords de cette joyeuse mêlée, des recrues intégrées depuis peu arrêtèrent leurs exercices et se mirent à acclamer les nouveaux arrivants. Les sous-officiers avaient beaucoup de mal à rappeler à l'ordre ces spectateurs.

Le maréchal des logis-chef Koschak, assis sur son cheval, regarda, complétement médusé, la scène hurluberluesque qui se déroulait. A côté de lui se trouvait un sous-officier monté sur un cheval gris et tenant l'étendard tricolore du régiment.

Tout à coup, Koschak vit un sous-officier à cheval passer le grand portail en pierre de la caserne. Il s'agissait du maréchal des logis Brédieux, de la 2ème compagnie du régiment. Brédieux, qui était un homme nerveux, fumait une grosse pipe du coin de la bouche et, en apercevant Koschak, fit un signe de la main pour indiquer qu'il était le dernier homme de cette colonne animée.

« Qui a faim ? cria Koschak. Venez ! Venez tous autour du drapeau ! »

Avec un rugissement d'approbation, les jeunes gens formèrent un cercle autour de Koschak et du porte-étendard.

« Vive la République ! hurla Koschak. Bienvenue au 24ème Chasseurs à Cheval ! »

La place explosa dans un déluge d'acclamations de la part des nouveaux venus et des recrues avoisinantes. Les deux chevaux au centre de cette marée humaine montrèrent quelques signes de panique, incitant les hommes un peu trop près à reculer. Le porte-étendard leva et secoua sa bannière.

Koschak se pencha légèrement sur sa selle, regardant les visages autour de lui, et s'exclama : « Alors qui a faim ? »

La foule répondit positivement avec enthousiasme.

Le sous-officier pointa un des jeunes musiciens du doigt. « Toi…Oui, toi avec le fifre. Quelle est la note la plus perçante que tu peux jouer ? »

Le jeune homme siffla une longue note perçante, qui transperça les oreilles de tous les présents. Koschak sourit. « Bien joué. Alors écoutez-moi mes amis : ceci sera notre signal pour garder le silence, d'accord ? Mon gars, chaque fois que

je te ferai signe du doigt, tu feras en sorte de faire à nouveau saigner nos tympans, d'accord ? »

Le jeune homme fit un signe de la tête avec un grand sourire et Koschak reprit son discours :

« Mes amis, je suis le maréchal des logis-chef Koschak. Quand vous vous adresserez à moi, vous direz « maréchal des logis-chef », c'est compris ? Maintenant, écoutez-moi attentivement : Nous voulons vous donner un bon repas mais, pour cela, j'ai besoin de votre aide. J'ai besoin que vous gardiez le silence, que vous suiviez les consignes qu'on vous donnera et je vous promets une bonne soupe, du pain frais et du vin sur vos tables. Désormais, je vous demande de vous rassembler avec les hommes de votre commune et de garder vos ordres de mobilisation en main. Allons-y ! »

Jobert regarda le maréchal des logis Bredieux et les brigadiers former ces nouvelles recrues sur un rang, face à Koschak, avec bienveillance et bonne humeur.

Koschak fit un signe du doigt et un clin d'œil vers le joueur de fifre. Un sifflement perçant remplit l'air. Le silence revenu, Koschak reprit son discours : « Citoyens, vous êtes désormais membres de la 2ème compagnie. Je répète : la 2ème compagnie ! Je peux vous dire que bientôt, vous allez faire trembler les Autrichiens ! »

Des hourras explosèrent. Koschak fit de nouveau un signe au fifre et ce dernier lança un nouveau sifflement, suivi d'un silence. Le sous-officier donna ses consignes : « A mon commandement, vous allez tous faire face à droite vers les tables là-bas et vous y rendre afin de percevoir vos uniformes. Pas tout de suite, pas tout de suite, attendez mon commandement… 2ème compagnie, par le flanc à droite…DROITE ! »

Ce premier exercice militaire fut quelque peu chaotique. Aux alentours, certains cavaliers et sous-officiers du régiment eurent des sourires amusés alors que d'autres roulèrent les yeux.

Koschak et le porte-étendard descendirent de leurs chevaux et guidèrent les recrues vers une série de tables chargées de piles d'articles. Juste derrière se trouvaient des wagons remplis d'uniformes et d'accoutrements.

S'inclinant sur son tabouret, Jobert observa les brigadiers contrôler les documents des recrues. L'une après l'autre, celles-ci s'avancèrent devant une des tables où le maréchal des logis Pultière, taillé comme une armoire avec une grosse moustache, attendait patiemment.

« Bienvenue à la 2ème compagnie du 24ème Chasseurs à Cheval, l'ami, dit Pultière. Le brigadier va te donner le nom de chaque article sur cette table. Tu les rangeras ensuite chaque article soit dans ton sac, soit dans ta paillasse ou soit dans ton portemanteau. »

Au fur et à mesure que la recrue rangeait les équipements qui se trouvaient sur la table devant lui, un vieux cavalier en disposait d'autres sur une autre table, effectuant des allers-retours aux wagons à l'arrière.

« Bravo, l'ami, dit Pultière. Maintenant, tu vas à la table à côté et tu présents tes papiers.

— C'est quoi ça, monsieur ? demanda la recrue, montrant un grand sac en lin.

— Ne m'appelle pas *monsieur*. Je ne suis pas officier. Je dois travailler, moi. Voici ta paillasse. Tu la remplis avec de la paille et ça te fera un bon matelas bien chaud pour passer la nuit. Allez, on se dépêche l'ami, on y va. »

À une vingtaine de pas de la table de Pultière s'en trouvait une autre table, gardée par le sous-lieutenant Voreille et un autre maréchal des logis. À côté de celle-ci, l'étendard régimentaire flottait doucement dans la brise matinale. À mesure de l'arrivée de chaque recrue, Voreille prenait leurs documents de mobilisation et notait soigneusement leurs noms dans le registre de la compagnie.

Le maréchal des logis Huin remplissait un petit livret et, une fois terminé, le donnait à la recrue. Malgré l'apparence qu'il donnait d'un adolescent maigrichon et irritable, Huin était un soldat aguerri et pouvait, d'un seul coup d'œil, remettre un homme fermement à sa place.

« Gardez ce livret avec vous en permanence, dit-il à une recrue. Vous devez pouvoir le produire à chaque fois qu'il vous le sera demandé. Vous en aurez aussi besoin pour toucher votre paie et vos rations. Si vous le perdez, vous serez puni. Maintenant, vous attendez là jusqu'à ce que le maréchal des logis-chef vous convoque, compris ? »

Les visages des recrues qui attendaient commencèrent à perdre de leur gaité, en réalisant ce qu'allait désormais être le quotidien de leur nouvelle vie.

« Au suivant ! appela Koschak. Oui mon gars, c'est à toi que je parle, viens ici…Mais non, avec tes effets ! La République te donne le meilleur équipement de l'Europe et toi, tu l'oublies dès que tu l'as posé. As-tu une idée de combien tout ça coûte ? »

Le maréchal des logis-chef se trouvait à l'écart des tables, sur une partie de la place où on avait disposé des tabourets afin de constituer la nouvelle compagnie. Au fur et à mesure, les recrues venaient s'asseoir à l'emplacement qui leur était désigné. On forma ainsi une section, puis deux sections formèrent un peloton et ensuite, on forma deux nouvelles sections pour former un deuxième peloton et voilà que la 2ème compagnie fut enfin constituée.

Les recrues étaient regroupées afin de se trouver avec d'autres hommes de leur commune. Le brigadier en charge d'une section accueillit chaque recrue et lui indiqua où elle devait s'asseoir. Ainsi, il surveilla ses nouveaux subordonnés et les empêcha de se balader entre les sections ou d'étaler leurs nouveaux équipements dans la boue.

Jobert observa attentivement chaque paquet d'équipements, évaluant ainsi ce que chaque recrue avait reçu. Il en déduisit que chaque homme possédait un sac en lin contenant une chope, un bol, une serviette, un couteau, une fourchette, une cuillère, un savon et une bougie. Ce sac contenait aussi les diverses pièces qui composaient leur uniforme : deux chemises, deux caleçons, deux paires de bas, une culotte en lin, une culotte en toile, une paire de bottes, une paire de sabots en bois, un gilet d'été, une veste d'écurie, un surtout, un manteau, un bonnet de police, une paillasse, une couverture et, pour ranger tout cela, un portemanteau.

Avec tout ceci, les recrues pouvaient désormais passer leur première nuit en caserne. Le lendemain, elles allaient recevoir leurs baudriers, sangles et gibernes. Plus tard, en fonction de l'arrivée des fournitures, elles recevraient chacune une seconde paire de bottes, un gilet d'hiver, un habit, un dolman, une culotte à la hongroise, un pantalon et un casque.

Le maréchal des logis Brédieux accompagna la dernière recrue. Jobert observa le sous-officier. Il était un homme nerveux, ses cheveux coiffés en arrière pour former une queue, des grosses cadenettes à la hussarde pendant sur ses joues, une moustache tombante entourait sa pipe usée. Jusqu'à preuve du contraire, Jobert décida de considérer Brédieux comme un filou.

Koschak fit un signe à son joueur de fifre. Le bruit aigu réduit les recrues au silence. « Cavaliers de la 2ème compagnie, hurla Koschak. Je vous félicite d'avoir accompli toutes ces formalités. Vous êtes désormais assis avec vos camarades de section. À présent, ces hommes sont vos amis. N'oubliez pas non plus qui est votre brigadier et son appointé. »

L'invitation faite aux recrues de regarder autour d'elles nécessita un nouveau coup de fifre pour faire régner le silence. « Cavaliers de la 2ème compagnie, vos sections sont regroupées

en pelotons. » hurla Koschak. En indiquant Pultière, Huin et Brédieux du doigt, il s'exclama :

« Ces trois hommes sont vos maréchaux des logis. Ils sont chargés de votre instruction militaire. Notez bien que vos brigadiers, vos maréchaux des logis et moi-même portons des casques. À partir de maintenant, quand un homme coiffé d'un casque vous adressa la parole, vous devrez écouter attentivement et obéir à ses instructions immédiatement. Etant donné que vous êtes désormais des chasseurs avec des yeux de lynx, vous avez certainement remarqué que nous portons un pompon bleu-ciel sur nos casques. Ce pompon bleu-ciel indique que vous avez affaire à un homme appartenant à la 2ème compagnie, votre compagnie, et donc un homme responsable de votre bien-être. »

Koschak regarda vers Jobert, fit un hochement de la tête et reprit ses explications :

« Maintenant, je vais vous présenter à quelques personnes très importantes. Il s'agit des officiers de la 2ème compagnie, qui portent également des pompons bleu-ciel sur leurs coiffures. Ce sont ces hommes qui vous conduiront à la victoire contre les Autrichiens. »

Jobert, Geourdai et Voreille s'avancèrent. Koschak les pointa du doigt et déclara : «Vous remarquerez que ces hommes portent des chapeaux. Lorsqu'une personne portant un chapeau entre dans une salle, vous devez immédiatement cesser vos activités, faire silence et écouter attentivement. »

Les recrues observèrent les trois officiers avec un mélange de regards qui allaient de la suspicion jusqu'à l'émerveillement, en passant par la confusion.

Jobert s'avança afin de se placer au milieu de ses recrues et déclara « Je suis le capitaine Jobert. Je suis le commandant de votre com-pagnie. J'ai commencé mon service pour la France il y a treize ans en tant que simple cavalier, comme

vous. Bienvenue à la 2ème compagnie du 24ème Régiment de Chasseurs à Cheval. »

Il observa les visages de ses recrues, qui l'écoutaient attentivement. « La République nous a confié, à moi et au maréchal des logis-chef, la tâche de vous préparer à vaincre sur le champ de bataille. C'est une mission que le maréchal des logis-chef et moi-même prenons très au sérieux. En vous regardant, je me dis que les ennemis de la République n'ont qu'à bien se tenir. Maréchal des logis-chef, vous pouvez procéder. »

Soupes bien chaudes, pommes appétissantes, pain croquant et pichets de vin étaient disposés sur un buffet qui longeait un mur de la salle, sous ses grandes fenêtres.

« Garde à vous ! » hurla soudain un capitaine près de la porte d'entrée.

C'est alors que le colonel Morin fit son entrée et les officiers, jusqu'alors assis autour de leurs tables respectives, se levèrent en signe de respect.

Morin balaya la salle du regard et dit : « Repos citoyens. »

Jobert, comme le reste de ses camarades, s'assit et observa le colonel marcher lentement jusqu'à une table au centre de la salle. Ce dernier, tout en se servant un gobelet de vin, commença ainsi :

« Permettez-moi de partager quelques remarques avec vous avant de dîner. Citoyens, vous êtes sans doute au courant que les Anglais et les Néerlandais ont rejoint la cause de l'Autriche, de la Prusse et de la Sardaigne et nous ont déclaré la guerre le mois dernier. Je viens d'apprendre que le gouvernement a

déclaré la guerre à l'Espagne. »

Le silence de la salle fut interrompu par le grincement de quelques chaises, du fait de certains officiers qui ajustèrent leur position pour mieux écouter cette nouvelle. Morin reprit son discours : « De plus, les avancées de nos armées en Belgique au cours des derniers mois viennent d'être compromises par notre défaite à Aix-la-Chapelle la semaine dernière et la perte de trois mille cinq cents blessés et tués ainsi que cinq cents prisonniers. »

Le colonel perçut le sentiment de stupéfaction qui saisit la salle. Certains officiers s'effondrèrent de tristesse dans leurs chaises. « Citoyens, dit Morin, la France est au bord du gouffre. Les émotions de nos compatriotes ces quatre dernières années sont bien instables. Nous ne sommes pas étrangers à ce phénomène. Qui parmi vous n'a pas tenté de comprendre ce que les notions de liberté, égalité et fraternité voulaient dire exactement ? La peur et la cupidité font partie de nos vies, ainsi que de celles de nos familles, de nos communes et de nos soldats. Devons-nous, en tant que frères nous disputer entre nous alors que la menace de la guerre civile s'approche de nos foyers avec chaque jour qui passe ? »

Morin prit une gorgée de vin. « Les vielles familles qui gouvernent le destin des peuples de l'Europe sont terrorisées à l'idée que le peuple français puisse choisir sa propre voie. Ces artistocrates craignent qu'un jour leurs propres gens se soulèvent contre eux afin de les détrôner et prendre en main leur destin. »

Une nouvelle gorgée fut avalée. « Malgré tous ses défauts, la Convention Nationale demeure le gouvernement légitime de notre Nation. C'est elle qui perçoit les impôts de notre peuple afin de pouvoir lever ce régiment. C'est elle qui a fait que ce régiment existe afin de protéger le peuple français. Actuellement, des centaines de régiments sont en train d'être

levés et de se préparer à la guerre, qu'elle soit à l'intérieur de nos frontières ou ailleurs. En ce moment même, des centaines de milliers de jeunes Français font leurs adieux avec joie, en pensant bientôt rejoindre ces nouveaux régiments et pouvoir protéger les belles valeurs de notre Nation. À l'extérieur de ces murs, des millions d'hommes et de femmes travaillent sans cesse dans tout le pays afin de fournir tout ce qu'il faut pour équiper ces régiments. »

Morin finit son gobelet. « Fils de France, nous sommes tous réunis ici. En ce jour, nous lèverons un régiment de deux mille cavaliers et chevaux. En ce jour, mes chers frères d'armes, nous nous préparons à partir en guerre demain. »

Le colonel marcha à une autre table et se servit un autre gobelet. « Pourquoi la France appelle-t-elle à une nouvelle levée en masse de trois cent mille hommes ? demanda-t-il. Pourquoi l'armée ordonne-t-elle de doubler le nombre de régiments de chasseurs à cheval ? Pourquoi chacun de ces régiments doit passer de quatre à six escadrons ? Pourquoi une telle augmentation ? Peut-être pour faire tourner toutes les fabriques ? Peut-être pour canaliser toutes les énergies de nos jeunes gens dans la mission sacrée de sauver la Patrie ? Peut-être pour démontrer au peuple que s'il souhaite vraiment les notions de liberté, d'égalité et de fraternité, il doit participer de tout son cœur à la protection de ces valeurs ? »

Morin hocha brièvement la tête avant de prendre une nouvelle rasade. « Il se peut qu'une autre raison existe, dit-il. Une raison bien plus militaire. Suite aux leçons tirées de la dernière grande guerre il y a trente ans, la France ne s'est montrée conquérante qu'en inondant l'ennemi du flot de ses soldats et, une fois le combat terminé, nos survivants pouvaient former la base d'une légion encore plus féroce qu'auparavant. »

Toujours sous les yeux médusés de ses subordonnés, le colonel vida son gobelet avant de le remplir de nouveau. «

Bien que je sois mandaté pour lever six escadrons, dit-il, je ne serais jamais satisfait d'être le chef d'un régiment de masse. Au contraire, j'ambitionne de créer un régiment d'une qualité indiscutable et dont la discipline est inébranlable. À cette fin, je demande, non, j'exige que vous vous donniez tout entier à cette mission. Dans le cas contraire, soyez assurés que je vous ferai rentrer chez vous dès la première occasion. »

Morin prit une nouvelle rasade. Il remarqua, de nouveau, certaines têtes acquiescer ses paroles et il reprit son discours de plus belle : « Voilà douze mois que la Bastille est tombée. Au cours de cette période, la France a perdu deux-tiers des officiers de ses régiments. Lors de la première levée des légions de volontaires en 1791, seul un-sixième des officiers encore sous les drapeaux avait déjà vu un champ de bataille. Désormais, c'est une nouvelle génération d'officiers, issue de nos sous-officiers, qui vient rejoindre nos régiments. »

À ces mots, Jobert commença à se remémorer sa propre promotion quand, étant simple maréchal des logis, il reçut ses épaulettes d'officier de cavalerie. Le colonel poursuivit : « Avec l'accession de nos maréchaux des logis-chefs au corps des officiers, nos maréchaux des logis se sont retrouvés bombardés en maréchaux des logis-chefs. Nos brigadiers ont pris la place de nos anciens maréchaux des logis et nos meilleurs chasseurs se trouvent désormais brigadiers. Des nouvelles têtes, des nouvelles idées, des nouvelles énergies. Mais maintenant, avec l'augmentation de nos effectifs, nous faisons à nouveau face à un manque de cadres. Désormais, nos maréchaux des logis sont des anciens chasseurs et nos brigadiers sont les anciens volontaires de cette levée en masse. »

Morin admira momentanément le contenu de son gobelet. « Dans les dix prochains jours, dit-il, sept cent nouvelles recrues se placeront sous la responsabilité de nos sous-officiers. Comme le désastre à Aix-la-Chapelle l'atteste, nous sommes menacés

par un manque de professionnalisme qui pourrait bien nous conduire entre quatre planches. Aussi, j'incite les capitaines à ne pas uniquement répondre à leurs obligations d'officiers mais également de retrouver leurs réflexes de sous-officiers. »

Morin tourna délicatement son gobelet de vin, faisant danser le liquide à l'intérieur. Son ton se durcit soudainement : « Lever un régiment. Équiper un régiment. Exercer un régiment. Parlons justement de cet exercice. N'importe quel idiot peut commander une charge. Il n'a qu'à se mettre sur le dos d'un cheval galopant, agiter son sabre dans toutes les directions et hurler à tue-tête. Il est bien plus difficile d'apprendre à un homme comment garder son sang-froid pendant cette charge et à rester en vie à l'issue de celle-ci. Il est encore plus difficile d'apprendre à mille deux cent cavaliers et leurs montures, qui ont passé des jours à dormir dans leur crasse, à pouvoir exécuter une charge ordonnée. »

Morin arrêta de tourner son breuvage et avala son contenu en une seule gorgée. « Citoyens, déclara-t-il, je vous jure que je ferai tout mon possible pour surmonter ces obstacles. Si vous vous donnez entièrement à votre mission au régiment et à la France, je serai fier de pouvoir vous considérer comme un de mes chasseurs. »

Morin regarda l'ensemble de ses officiers. Ses yeux féroces transperçaient l'âme de quiconque traversait son regard. « Major ! »

— Oui citoyen colonel !

— À votre disposition.

— Merci citoyen colonel. Garde à vous ! »

Les officiers se levèrent et le colonel quitta la salle.

Troisième Chapitre

Un épais brouillard couvrait les berges du Rhône. En ce matin glacial du mois de mars, les habitants de la rue de Lyon se levèrent au spectacle qui se présenta devant leurs fenêtres. Seize chasseurs, chevauchant une monture et en tenant quatre autres par leurs rênes, étaient en train de longer la rue en direction de la caserne.

Malgré une marche de deux heures, les quatre-vingt chevaux du détachement furent stimulés par les nouvelles distractions visuelles, sonores et odorantes de ce village. Leurs cris de curiosité continuèrent sans cesse, ce qui irrita leurs cavaliers lassés. Avec chaque coup de tête, les yeux écarquillés et en renâclant, les chevaux tentèrent de comprendre ce nouvel environnement si étrange.

Certains chevaux se penchèrent sur leurs longes pour tenter de ralentir le cavalier qui les dirigeait et d'autres, trop excités, s'arrêtèrent net ou commencèrent à zigzaguer. Les jeunes chevaux, qui avaient attendu un moment d'inadvertance, mordirent leurs plus vieux congénères au cou et au museau avant de

subir la colère de ces derniers, qui n'hésitèrent pas à montrer les dents ou donner un coup d'épaule. Malheur au cavalier imprudent, dont la monture était d'un rang inférieur aux chevaux autour de lui. Celle-ci recevait des morsures de toutes parts et donnait des grands coups de tête sur sa longe.

Les croupes des cinq chevaux à la tête de la colonne étaient des cibles de prédilection pour ceux qui suivirent. Afin de répondre à de telles provocations, ces équidés ralentirent leur allure et attendaient l'occasion idéale pour se venger en donnant des coups de pieds à ceux qui s'approchaient de trop. De tels coups de cul furent accueillis par les jurons des cavaliers.

Jobert et Geourdai observèrent l'approche de ce curieux cortège au bord de la rue. Vert, le destrier de Jobert, habitué à la présence de chevaux inconnus, resta passif mais attentif aux mouvements de son maître. Le cheval du lieutenant, bien moins expérimenté, essaya de toucher le museau de Vert dans un geste amical mais ce dernier éloigna sa tête.

Jobert tourna la tête vers l'entrée de la caserne, qui se trouvait quatre cents mètres plus loin. Sur toute cette distance, huit sections bordaient les deux côtés de la rue. À mesure de l'arrivée de chaque cavalier, celui-ci s'arrêtait et deux camarades à pied s'avançaient pour prendre la longe du cheval. Les maréchaux des logis, qui étaient également montés, guidèrent leurs deux sections et vingt-quatre chevaux jusqu'à l'écurie de la caserne. C'est alors qu'une voix interrompit sa concentration : « Bonjour citoyen capitaine. Voici mon rapport concernant la réception des nouvelles montures. »

Jobert fit face à la direction d'où provenait cette voix. Il vit alors un jeune sous-lieutenant portant l'uniforme de l'ancien Régiment des Chasseurs Volontaires. Il était mince, avec des cheveux blonds-roux attachés en une jolie queue militaire, une moustache touffue et un nez pointu. Il présenta une liasse de

papiers en direction de Jobert mais le capitaine avait déjà repris son observation du défilé de chevaux devant lui.

Geourdai claqua des doigts, tendit sa main vers le jeune officier et dit : « Sous-Lieutenant Neilage, votre section a terminé son travail. Le maréchal des logis-chef Koschack prendra en charge vos hommes et vos chevaux et vous pouvez reprendre vos occupations à la taverne. Nous déjeunerons ensemble à midi.

— À vos ordres. Mes respects, citoyen capitaine. » Neilage salua mais son regard trahissait son sentiment de déception à ne pas être plus chaleureusement reçu.

Jobert regarda Neilage rejoindre la procession de chevaux qui descendait la rue. « Vous m'aviez dit quoi déjà à son sujet ? demanda-t-il à Geourdai. Engagé volontaire sans expérience, élu maréchal des logis-chef après dix-huit mois puis le colonel lui a donné ses épaulettes ? »

— Oui citoyen capitaine.

— Il y a bien des obstacles sur notre route pour former notre compagnie. Koschak, vous et moi sommes des soldats de l'ancienne armée royale. Neilage et nos maréchaux des logis sont tous des volontaires nationaux. Est-ce qu'ils s'entendent bien avec leurs brigadiers ? Il est important que nous soyons certains de l'allégeance de nos hommes.

— Absolument citoyen capitaine. » Geourdai fit un signe de la tête en apercevant Koschak s'approcher dans le dos de Jobert.

« Maréchal des logis-chef, dit le capitaine en se retournant, je constate que les chevaux n'ont des fers que sur les sabots avant. Le maréchal-ferrant devrait avoir des fers en réserve mais attendez avant de les faire ferrer pour l'instant. Aussi, faites en sorte que les queues des chevaux de la 2ème compagnie ne soient pas coupées avant mon ordre.

— À vos ordres, répondit Koshack.

— Une fois les chevaux bien installés en caserne, nous pourrons procéder à la taille de leurs crinières. Lieutenant, il faut que nous trouvions un bon artisan en ville pour fabriquer des matelas. Je veux également que nous trouvions des gourdes pour les hommes. Rappelez-vous, on ne coupe que les crinières. Ne touchez pas les queues, les insectes d'été vont bientôt arriver. »

« Prenez-en deux. » ordonna Jobert.

Le lieutenant Geourdai et les sous-lieutenants Voreille et Neilage prirent chacun deux verres de marc de Provence du plateau d'apéritifs tenu par un soldat positionné juste devant l'entrée du réfectoire des officiers.

« Camarades, à la 2ème compagnie, dit Jobert avant de vider son verre d'un trait.

— À la 2ème compagnie. » répondirent ses subordonnés, qui s'empressèrent d'imiter leur chef avant de remettre leur verre sur le plateau.

« Merci chasseur, dit Jobert au soldat tenant le plateau. Quelle compagnie ?

— Ah, la 4ème compagnie citoyen capitaine.

— Vous accomplissez votre travail avec sérieux. Bravo. »

Les quatre officiers, tenant leur dernier verre, entrèrent dans la salle. Celle-ci débordait de monde. Jobert fit rapidement un rapide calcul mental : quatre officiers étaient affectés à chaque compagnie et le régiment était composé de douze compagnies, ce qui signifiait qu'il y avait une bonne soixantaine d'officiers ici, y compris ceux rattachés à l'état-major.

Etant donné que les officiers n'avaient pas encore eu l'occasion de modifier leurs tenues, un éventail d'uniformes de cavalerie s'offrait à la vue : chasseurs à cheval, notamment ceux de l'ancien régiment des chasseurs volontaires, dragons dans leurs habits verts, les habits bleu-foncé de la cavalerie lourde et pas moins d'une douzaine de hussards, revêtus de leurs fameuses tenues multicolores.

Un silence tomba sur l'ensemble des convives lorsque l'entrée du colonel fut annoncée. « Citoyens, merci, dit Morin. Quel plaisir de nous voir enfin tous réunis. Je vous prie de bien vouloir remplir vos verres. »

Une multitude de verres d'eau-de-vie furent arrachés des divers tables et plateaux.

« Camarades, au 24ème Chasseurs à Cheval, déclara Morin.

— Au 24ème Chasseurs ! » répondirent les officiers en chœur avant de reprendre leurs conversations privées.

En se retournant vers ses compagnons, un doigt levé attira l'attention de Jobert. Des yeux noirs le fixèrent et l'homme, dont les proportions athlétiques étaient soulignées par un uniforme du 24ème Chasseurs parfaitement taillé, marcha vers le petit groupe d'officiers de la 2ème compagnie. « Bonsoir citoyens, dit l'homme. Capitaine Fergnes, 1ère compagnie, 1er escadron et maître d'armes du régiment. »

Jobert observa le maître d'armes. Il avait une chevelure noire, coupée à la mode du moment, une belle moustache et des yeux noirs sans émotion. Sa façon d'être laissait supposer qu'il était plutôt issu d'une famille bourgeoise.

« Capitaine Jobert. 2ème compagnie, 2ème escadron.

— Enchanté. Ne trouvez-vous pas que l'incapacité du gouvernement à nous fournir des sabres est tout simplement un scandale ? Je suis inquiet que les trois-quarts de mes hommes avouent n'avoir aucune expérience équestre. Pour ma part, je crois que cela ne peut que nous mener au désastre. Il me semble que

vous venez d'arriver au régiment, c'est bien ça ? Est-ce que vous avez constaté les mêmes lacunes parmi vos hommes ?

— Je suis en train de considérer l'idée de loger ma compagnie sous tente plutôt qu'en baraquements. Je souhaite que mes hommes soient habitués à vivre sur le terrain et apprennent à monter et démonter un camp et comment le protéger. Le colonel nous a prévenus que le régiment allait bientôt entrer en campagne donc je veux donc éviter que mes hommes ne deviennent trop gras en caserne. »

— Excellent initiative, dit Fergnes avec un grand sourire. Je vais me joindre à vous. Auriez-vous une idée de l'endroit où nous pourrions installer le campement de nos compagnies respectives ? Je ne connais malheureusement pas les environs. »

« Oui, tout à fait. » dit une voix délicate. Le groupe se retourna et vit un homme grand avec une chevelure dorée. « Capitaine de Chabenac, 8ème compagnie, 2ème escadron. Pour vous servir. »

Un noble ! De Chabenac perçut la surprise de ses nouveaux camarades et, désirant pousser la provocation un peu plus loin, fit une petite révérence.

« Veuillez pardonner mon intrusion, dit de Chabenac, mais votre sujet de conversation est celui qui semble monopoliser les interrogations de tous ici, à part celui du prochain bal de la citoyenne de Rossi, bien sûr. Ayant entendu de nombreuses solutions à votre dilemme, il me semble qu'il serait impoli de ma part de ne pas les partager avec vous, même si en agissant ainsi, je risque de me faire mal voir de mes vénérables camarades. Si tel est le cas, je vous prie de bien vouloir pardonner mon audace. »

Jobert conserva un regard austère tout en sirotant son marc avant de répondre : « Je suis disposé à pardonner à tout homme qui saurait faire la différence entre orange et capucine. Vous

avez eu vent de notre problème, auriez-vous des informations qui pourraient le résoudre ?

— Bien que l'influence de ma famille ne soit plus ce qu'elle fût jadis, soupira le capitaine de la 8ème compagnie, ces contrées sont les miennes. Mon père, l'ancien comte de Chabenac, jouit encore d'une bonne réputation auprès des notables de la ville. Je chasse sur les terres avoisinantes depuis que je suis enfant et j'ai connaissance d'un bon nombre de lieux qui pouraient accueillir nos montures. De plus, ma famille a une dette envers le colonel Morin. Dans tous les cas, afin de faciliter votre entreprise, veuillez me considérer comme étant à votre service. »

La conversation prit fin avec l'appel de prendre place à table. Geourdai s'approcha de Jobert et lui demanda : « Est-ce que quelqu'un vous a informé du bal qui sera prochainement organisé pour les officiers du régiment ? Celui de la citoyenne de Rossi ?

— Pardonnez-moi lieutenant, dit Jobert, mais je suis nouveau ici et je n'ai pas encore eu l'occasion de me mettre au courant de tout. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

— Oui, bien sûr, c'est évident. Je vous prie de m'excuser, citoyen capitaine. Un bal est prévu dans dix jours. En revanche, étant donné que vous êtes un ancien maréchal des logis, avez-vous appris à danser ? »

Jobert fut surpris par la question mais répondit : « Sachez lieutenant que je n'entends rien à la danse, ou du moins à celle pratiquée dans la haute société. Dois-je deviner que c'est le cas pour vous aussi ?

— Je préfère charger l'armée autrichienne à moi seul.

— Si nous devons faire camper nos hommes afin de leur apprendre les rudiments du métier, je suis certain, en tant que frères d'armes et anciens maréchaux des logis, que nous pourrons aussi apprendre quelques pas de danse discrètement. »

Prenant place à une longue table, Jobert se pencha vers Voreille et demanda : « Etes-vous au courant que la citoyenne de Rossi a prévu d'inviter les officiers du régiment à un bal ?

— Oui citoyen capitaine. Nous attendons cela avec impatience.

— Savez-vous danser ?

— Non citoyen capitaine. C'était peut-être quelque chose qui était enseigné à l'armée par le passé mais plus maintenant.

— Bien loin de moi l'idée de débattre du programme d'études que vous avez suivi à l'Ecole Militaire. Je cherche à savoir si vous, étant donné votre éducation et celle de votre famille, savez danser.

— Oui citoyen capitaine, j'ai quelques notions mais je ne suis en aucun cas je suis un professeur de danse.

— Voreille, tout homme avec quelques notions de danse est un véritable maître de danse parisien. En tant qu'officier résidant à la…la…Taverne du Pompon Bleu-Ciel, je vous charge de trouver un professeur de danse pour nos besoins. Est-ce que c'est clair ?

— Tout à fait citoyen capitaine.

— Je vous remercie, sous-lieutenant. »

Le son d'une petite cloche retentit et la salle devint silencieuse.

« Citoyens ! Le Colonel Morin ! » annonça une voix.

Les applaudissements éclatèrent partout dans la salle, avec quelques hourras ici et là. Morin fit un signe de la main et le silence revint.

« Camarades du 24ème Chasseurs, tonna le colonel, ces dix derniers jours furent bien épuisants pour nous tous, tant par le travail que vous avez fourni que le long voyage que vous avez enduré pour arriver jusqu'ici. Je vous assure que vos efforts seront récompensés. Cependant, je vous mets en garde. Ce qui reste à venir sera encore plus dur mais, pour cette nuit au moins, profitons de la convivialité du moment. »

À nouveau, les applaudissements éclatèrent et certains frappèrent sur leurs tables, faisant trembler les chandeliers. Les flammes des bougies dansèrent, ce qui donnait l'impression que les ombres des convives projetées sur les murs effectuaient une valse.

« Major Raive, dit Morin en souriant, vous ferez en sorte de réduire de moitié la quantité de vin mis de côté pour notre prochain repas. »

Avant même que le major ne puisse répondre, une vague de hurlements et de sifflets inonda la salle.

« Désormais, place à la soupe ! déclara le colonel. Je suis informé qu'en raison de la forte demande en feutre pour nos chapeaux, la soupe au lapin est devenue un met bien populaire en ville ces temps-ci mais soyez en sûrs, il n'y a pas l'ombre d'un lapin dans notre soupe ce soir. »

Les convives crièrent leur approbation. Le colonel sourit.

« Ce soir, c'est soupe au lièvre ! »

Jobert examina scrupuleusement les chasseurs, disposés sur trois rangs le long d'une ruelle bien calme. La rosée matinale sur les pavés de pierre eut pour effet d'empêcher la poussière de s'élever pendant la marche. Le brouillard était en train de se dissipait, laissant entrevoir les premiers rayons de soleil de la journée balayant la prairie qui s'étalait devant la troupe. Il se tourna vers ses sous-officiers et dit : « Rappelez-vous de mes consignes concernant le rembourrage sous vos selles : Chaque homme dans la compagnie doit utiliser sa propre couverture sous sa selle afin d'éviter de s'alourdir davantage. »

Les maréchaux des logis, surpris, jetèrent des regards inquisiteurs vers Koschak. Ce dernier, la bouche serrée, ne quitta pas Jobert des yeux. Geourdai tourna la tête vers le capitaine comme s'il avait mal compris.

Jobert fixa chaque homme du regard tout en disant : « Il y a deux inconvénients avec cette façon de faire. Premièrement, la couverture va être trempée de la sueur du cheval et je ne vous parle même pas de l'odeur. En conséquence, utilisez votre paillasse comme protection de la couverture et cela nous amène au second inconvénient : vous allez devoir vider votre paillasse chaque matin et la remplir de nouveau chaque soir. »

Jobert se pencha légèrement en avant et enfonça deux doigts de sa main droite dans la paume de sa main gauche. « Je vais être très clair. Le gouvernement achète des chevaux et paye votre solde afin que vous fassiez la guerre aux ennemis de la République. Dans quelques jours nous dormirons sur le terrain et, dans quelques semaines, nous entrerons en campagne. Soyez certain qu'il y a une grande possibilité que vous dormiez sous les étoiles, sans paille plutôt que dans une auberge. En tant que responsable de la 2ème compagnie, l'état de vos chevaux est de ma responsabilité. Je n'ai que faire du dérangement que cela pourrait vous engendrer de devoir vider et remplir vos paillasses tous les jours. Est-ce que vous avez bien compris ?

— Oui citoyen capitaine, répondit la troupe.

— Bien. Sous-officiers, poursuivez. »

Les hurlements des maréchaux des logis déclenchèrent une frénésie de mouvements. Les hommes descendirent de leurs montures et se formèrent rapidement en sections. Certains tenaient les rênes des chevaux de leurs camarades alors que d'autres empilaient les selles. D'autres encore se dépêchaient de saisir les rênes des chevaux des officiers. Fouillant dans leurs sabretaches afin de trouver leurs carnets, Neilage et Voreille se hâtèrent de rejoindre Jobert, Geourdai et Koschak. Les deux

hommes portaient des stigmates de l'exercice d'escrime du matin : Neilage avait un œil en cocard alors que la lèvre de Voreille était gonflée et saignait abondement. Jobert donna ses instructions :

« Neilage, vous noterez nos remarques concernant les chevaux, dit Jobert. Voreille, vous ferez de même pour les hommes. Geourdai, Koschak et moi-même examinerons les chevaux et donnerons nos évaluations à Neilage de la façon suivante : nous attribuerons une note de « un » pour un bon cheval que vous-même prendrez avec vous en campagne. Nous donnerons une note de « deux » pour tout cheval qui aurait besoin d'être perfectionné et une note de « trois » pour tout cheval qui n'est pas apte et aura besoin d'être travaillé. Souvenez-vous, nous évaluons les chevaux aujourd'hui. Je veux savoir s'ils sont à l'écoute de leurs cavaliers et obéissants. »

Il se tourna vers ses deux sous-lieutenants. « Neilage, assurez-vous que les brigadiers vous donnent les numéros de chaque pièce d'équipement avant de les installer sur le cheval. Voreille, assurez-vous que les maréchaux des logis fassent tourner les selles et vérifiez la rigidité des sangles. Au fait, vous avez du sang sur les joues, allez vous laver le visage et changez votre cravate. Celle-ci est tachée de sang. »

Cela ne prit que cinq minutes aux assesseurs pour inspecter un cheval. Pour monter, faire une petite chevauchée, descendre, donner ses impressions à Neilage et passer au prochain cheval, il fallut compter dix minutes de plus. Avec une trentaine de chevaux par inspecteur, l'opération prit cinq heures. Le soleil de midi était à son apogée lorsque les soldats s'installèrent à l'ombre des arbres pour déjeuner d'un repas composé de pain et de fromage, tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe tranquillement. Alors qu'hommes et bêtes se reposaient, les officiers et sous-officiers analysaient les résultats de leurs travaux : environ vingt pour cent des chevaux étaient de bonne

qualité, quarante pour cent étaient satisfaisants et quarante pour cent avaient encore besoin de travail.

« Maréchaux des logis, demanda Koschak, avez-vous constaté des allusions malignes, des roulements des yeux ou des grognements de la part des brigadiers ? Si oui, pour quelle raison ? »

Après quelques instants d'hésitation, Pultière se râcla la gorge et répondit : « J'ai remarqué que les nouveaux brigadiers avaient du mal à s'imposer auprès de leurs camarades au début mais ils ont fait pas mal de progrès. »

« Peut-être ont-ils eu l'occasion de gonfler leurs chevilles pendant l'expédition pour récupérer les chevaux, dit Brédieux avec un grand sourire, mais le retour à la vie en caserne et le train-train quotidien semblent les avoir dégonflés un peu. »

« Diriez-vous qu'il existe des tensions entre les nouveaux volontaires et les anciens de l'armée royale ? » demanda Geourdai.

Les maréchaux des logis se regardèrent un instant en silence avant que Huin ne prenne la parole : « C'est possible, citoyen lieutenant, répondit Huin. Cependant, j'ai l'impression que c'est plutôt nos brigadiers qui n'ont pas vraiment eu l'occasion d'être confrontés à une compagnie de recrues jusqu'alors. Ils sont pas mal sous pression. »

« Citoyens, je vous remercie, dit Koschak. Cela me donne une meilleure idée sur la façon de faire pour aider nos gars. Je crois bien avoir une petite discussion avec eux dans les prochains jours. »

Jobert avala un peu de pain et dit : « Passons à l'évaluation des compétences équestres. La vingtaine de bons chevaux sera distribuée dans les quatre pelotons. Le cavalier utilisera sa propre selle. L'exercice est simple : Trotter jusqu'au point de demi-tour et revenir au galop, avec un changement de pied à droite. Ensuite, changement de pied à gauche et retour au trot.

Une note de « un » sera attribuée aux cavaliers qui effectueront l'exercice sans à-coup et resteront en équilibre. Une note de « deux » sera donnée pour tout cavalier qui terminera l'exercice de façon acceptable et, enfin, une note de « trois » sera accordée à ceux qui se montreront maladroits et brutaux. Sous-lieutenant Voreille, vous consignerez les notes sur le registre de la compagnie. Le sous-lieutenant Neilage vous assistera. Tous les hommes seront déjà montés, ce qui limitera l'attente entre chaque course. Assurez-vous de les faire entrer en piste les uns après les autres dès que possible. »

Pendant les trois heures qui suivirent, les cavaliers défilèrent devant les examinateurs sur la piste d'exercice. Les sous-lieutenants et maréchaux des logis aboyaient des ordres et directives pour inciter les hommes à être le plus efficace possible. À la fin de chaque course, une note était inscrite à côté du nom du cavalier.

En début de soirée, les résultats montrèrent que vingt-cinq pour cent des hommes pouvaient être considérés comme très bons cavaliers, cinquante pour cent pouvaient contrôler un cheval au galop de façon acceptable et le reste de la compagnie avait de sérieuses lacunes en équitation. Jobert prit une gorgée d'eau, réfléchit un instant et dit : « Lieutenant Geourdai, vous disposez d'une heure pour attribuer un cheval à chaque homme en vous basant sur les données recueillies par Neilage et Voreille. Les meilleurs cavaliers, ainsi que tous les brigadiers, se verront allouer des chevaux ayant encore besoin de travail ; ces hommes formeront mon groupe de travail. Les mauvais cavaliers se verront assigner les meilleurs chevaux et formeront un groupe de travail sous les ordres du maréchal des logis-chef. Enfin, les chevaux restant seront distribués parmi les cavaliers moyens. Une fois cette liste établie, nous formerons les rangs et rentrerons. N'oubliez pas que notre compagnie est de garde cette nuit. »

Quatrième Chapitre

Installés par ordre de numéro d'escadron sur chaque côté de la table, les officiers attendaient l'arrivée du major Raive pour une réunion administrative régimentaire. Jobert avait eu la présence d'esprit d'apporter un carnet et un crayon avec lui.

Le Major Raive entra dans la salle à manger. La température était glaciale. Il tenait une tasse de café bien chaud. Ses yeux pétillaient avec leur gaité habituelle. « Bonjour citoyens. Comment allez-vous ? »

Les capitaines et leurs seconds répondirent par des grognements, cambrant leurs dos et leurs épaules encore endoloris de la leçon d'escrime du matin.

« Entrons dans le vif du sujet, dit Raive. Ces deux dernières semaines, l'état-major, en collaboration avec le Ministère, les autorités locales et nos fournisseurs, s'est concentré sur le rassemblement de suffisamment d'hommes, de chevaux et d'équipement pour former le régiment. Maintenant que nous arrivons au bout de ce processus, le colonel Morin prévoit de mettre en place un campement à proximité de la caserne. »

Les officiers se redressèrent sur leurs sièges, certains murmurant leurs opinions aux oreilles de leur voisin.

« Avec l'arrivée récente de notre commande, poursuivit le major, le régiment peut désormais dormir sous tentes. Je tiens à remercier la famille du capitaine de Chabenac pour son aide dans le repérage et la mise à disposition des différents lieux pour établir notre campement. »

Les officiers applaudirent et lâchèrent quelques bravos. De Chabenac répondit à ces acclamations en hochant la tête avec un grand sourire. Une fois le silence revenu, Raive reprit la parole : « Le colonel a l'intention d'établir un camp pour six cent hommes dans les quatre prochains jours. Cette semaine, il effectuera une reconnaissance sur le terrain afin d'identifier les besoins. Ensuite, le camp sera tracé et les rotations des services à effectuer seront mises en place. Sur ces points généraux, avez-vous déjà des questions ? »

— Oui, major, dit Jobert. Quand aurons-nous nos sabres ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Raive, sa gaité nettement moins apparente tout à coup. Mais je vous assure, capitaine, que le colonel travaille sans relâche afin de résoudre ce problème. »

Raive observa les officiers devant lui en train de gribouiller en silence des notes sur leurs carnets. Il prit une gorgée de café avant de reprendre la parole : « Le bal de la citoyenne de Rossi ! Voilà un sujet de discussion bien plus gai. Venez revêtus de la plus belle tenue de parade dont vous disposez. Cependant, la coiffure obligatoire sera le chapeau avec le plumet du 24ème. Aucune exception. Le soir du bal, les officiers se rassembleront sur la place d'armes à dix-huit heures. Le bal sera ouvert à dix-neuf heures, le souper sera servi à vingt-deux heures et la soirée prendra fin vers deux heures du matin. Des questions ?

— Excusez-moi major, dit un officier en bout de table,

est-ce qu'il y aura un cours d'escrime le lendemain ?

— Voilà une excellente idée, répondit le major. Merci de l'avoir proposée. »

Les officiers grognèrent et certains s'effondrèrent sur la table.

« D'autres questions ? demanda Raive. Non ? Parfait. Capitaine Jobert, dois-je comprendre que vous souhaitez faire une petite remarque sur ce sujet ?

— Oui major, répondit Jobert. Si vous me le permettez, bien sûr. »

D'un signe de la main, Raive invita le capitaine à prendre la parole. Jobert remarqua le rétrécissement des yeux sombres du capitaine Fergnes, qui tenait son menton avec la main droite. « Je vous remercie major, dit Jobert. Citoyens, je ne serai pas long car nous avons du travail devant nous. Notre colonel et nos officiers supérieurs nous demandent de garder en tête les périls des opérations militaires des prochains jours. Pour beaucoup d'entre nous, cela sera une première expérience. Nous devons garder à l'esprit que des espions à l'intérieur comme à l'extérieur de nos frontières pourraient menacer le succès de nos manœuvres. Prenant tout ceci en considération, je suis dans l'obligation de faire les remarques suivantes avec discrétion et délicatesse. »

Certains officiers lancèrent des regards confus vers Raive. Geourdai, souriant, se pencha en arrière sur sa chaise. Tous les présents sentirent que quelque chose de grave allait être dit. Jobert jeta un regard rapide aux portes fermées de la salle puis se pencha en avant. Sa voix désormais n'était plus qu'un chuchotement.

« Je fais allusion, poursuivit Jobert, au déshonneur que nous encourrons si jamais nous devions faillir à nos obligations dans les opérations à venir…c'est-à-dire le fait de devoir faire bonne figure au bal de la citoyenne de Rossi. Bien loin de moi l'idée d'accuser quelqu'un ici d'avoir un manque de pratique dans

l'art de la danse, mais il se peut que vous connaissiez d'autres officiers qui pourraient bien avoir besoin de prendre quelques cours dans ce domaine. »

Plusieurs officiers firent des oui enthousiastes de la tête, y compris Geourdai.

« Capitaine, auriez-vous entendu des remarques provenant de personnes désirant recevoir plus d'instruction dans…l'art de la danse ? demanda Raive.

— Certains de mes agents ont confirmé de tels bruits, en effet, répondit Jobert. Il semblerait que les capacités du régiment dans cet art soient…limitées.

— J'ai moi-même eu quelques expériences bien amères dans ce genre d'exercice, confia Raive en caressant sa moustache. Afin de pouvoir combler ces lacunes, il nous faudrait l'assistance d'un maître de cet art. Vos agents sauraient-ils dégoter un tel professeur ? »

Quelques « oh » et « ah » se firent entendre autour de la table.

« Mes agents m'ont en effet indiqué que de telles personnes pourraient en effet nous assister, major, répondit Jobert. Mais cela aura un prix.

— Mon expérience malheureuse m'a aussi appris qu'il est nécessaire, comme toute autre opération militaire de grande envergure, de disposer d'un grand terrain dégagé de tout obstacle. Un véritable Champ de Mars pour ainsi dire. Vos agents ont pu localiser un tel lieu ?

— Mes agents, commença Jobert tout en vérifiant que personne n'écoutait la conversation en-dehors de la salle, n'ont pas pu localiser un tel endroit mais ils m'ont transmis le nom de code d'un lieu qui pourrait bien répondre à nos besoins : La Taverne du Pompon Bleu-Ciel. »

Raive tapa du doigt sur la table « Citoyens, cette situation est des plus délicates. Elle est vouée à l'échec sauf…sauf si nous

disposons d'une aide ennemie afin que nous puissions exercer de telles manœuvres périlleuses. Capitaine, connaissez-vous de tels agents dans la place qui pourrait aider nos frères officiers à perfectionner leurs connaissances ? »

Plusieurs officiers se penchèrent plus près, impatients d'entendre la réponse.

Jobert sourit. « Major, je vous confirme qu'il existe bien de tels agents dans la place même. »

De grands sourires apparurent autour de la table. Raive porta un doigt aux lèvres.

« Dans ce cas, sourit le major, étant donné qu'aucun officier présent ici ne manque de pratique dans l'art horrible de la danse, je vous propose de conclure notre réunion. Citoyens, rompez. »

Les officiers se levèrent et tous accompagnèrent le major. Marchant à côté de Jobert, Geourdai se pencha vers le capitaine : « De quelle aide parliez-vous ?

— En face de l'auberge, il y a un aéropage de dames disposées à nous aider.

— Ah ! Elles ! Je crois bien que le jeune Voreille va passer un bon moment à négocier alors. »

Duque, le palefrenier de Jobert, nettoyait tranquillement les bottes de son maître à la lumière d'un feu. Non loin de lui se trouvait Orlande, le valet du capitaine, qui était en train de remplir des bols, disposés sur une table avoisinante, d'une soupe de haricots et de poulet. Des bouteilles de vin et des baguettes

de pain chaudes furent également posées sur cette table. Une odeur d'ail rôti envahit la salle.

Voreille saisit une lettre dans une poche intérieure de son habit et la tendit à Jobert en disant : « Avec les coups de sabre en bois que j'ai reçu ce matin, je ne peux presque plus sentir mon bras droit. J'étais plutôt bon escrimeur quand j'étais à l'Ecole militaire mais ces gars du 1er escadron sont vraiment des bêtes. »

Jobert et Geourdai remarquèrent la grimace de douleur sur le visage du jeune sous-lieutenant.

« Si vous pensez que les gars du 1er escadron sont des bêtes, dit Geourdai, alors vous allez vraiment en baver quand vous allez voir ce que Fergnes nous réserve.

— Mais il nous était interdit de riposter, citoyen lieutenant. Nous avons dû subir coup après coup pendant une heure. Pourquoi devons-nous porter des gants à l'inspection de demain ? »

— Car il est plus difficile d'agripper le sabre avec des gants. Si vous pensez souffrir maintenant, vous allez bien déguster demain, je vous le promets.

— Au combat, dit Jobert, tout se passe très vite. Vous n'allez échanger que trois coups tout au plus avec chaque ennemi que vous croiserez dans la mêlée. En tant qu'officier, vous devez être certain d'être un bon combattant. Chaque mouvement, chaque regard et chaque parole doit dégager un sentiment de confiance surdimensionné. Autour de vous, vous allez avoir des hommes surexcités et emportés par la ferveur du combat, qui vont fixer leurs regards sur vous. Vous verrez alors à ce moment que les heures de souffrance que le capitaine Fergnes vous a fait subir n'étaient pas vaines. »

Jobert remercia Orlande après avoir pris une cuillère de soupe.

« Voreille, dit-il, avez-vous eu l'occasion de terminer les lettres de vos chasseurs ?

— Non citoyen capitaine. J'en ai quelques-unes à…

— C'est bien demain soir qu'aura lieu notre premier cours de danse, n'est-ce pas ?

— Oui citoyen capitaine.

— Et nous avons bien réservé notre salle à la taverne ?

— Tout à fait. À un tarif d'un sou par danseur.

— Aussi cher que cela ? Avons-nous notre instructeur ? »

— Pas encore citoyen capitaine, dit Voreille en baissant le regard dans son bol de soupe.

— Et pour quelle raison ?

— Je n'en ai pas, citoyen capitaine. »

Jobert fusilla le sous-lieutenant du regard : « Ce que vous cherchez à dire c'est que vous n'avez pas eu suffisamment de temps pour en trouver un. Si vous souhaitez devenir chef d'une troupe de chasseurs, vous devez apprendre à faire bon usage des ressources à votre disposition. Geourdai, quelle est votre solution à ce problème ? »

Geourdai posa sa cuillère et prit son verre de vin. Il réfléchit quelques instants.

« Sachant que Orlande et Duque sont suffisamment aptes à entreprendre certaines missions en échange d'une petite pièce, répondit le lieutenant en faisant un clin d'œil au palefrenier, j'ai demandé à Orlande de nous trouver un maître de danse, citoyen capitaine.

— Et est-ce que Orlande a pu dégoter un maître ? demanda Jobert.

— Oui citoyen capitaine, répondit Orlande tout en remplissant les bols avec quelques prunes marinées au cognac. Pour cinq sous la leçon et il apporte un violoniste avec lui. J'ai aussi pu négocier avec le tavernier le tarif de trois sous l'heure.

— Voreille, il semblerait que vous deviez un sou à notre palefrenier, dit Jobert en souriant. Et comment vont les choses concernant les demoiselles qui doivent nous assister ? »

Voreille s'affala dans sa chaise sans émettre une parole.

« Je vois, dit Jobert. Duque ? »

Le palefrenier sourira de nouveau : « Il y aura huit demoiselles présentes, mon capitaine, à un prix de deux sous par personne. »

Jobert observa le désarroi visible sur le visage de Voreille : « Il semblerait que vous deviez encore un sou à Duque. Donc, si le compte est bon, nous aurons au moins vingt danseurs au prix de trois sous chacun, c'est bien ça ? »

Geourdai fit un oui de la tête.

« Dans ce cas, dit Jobert, je pense que nous allons pouvoir tirer un petit bénéfice pour la caisse de la compagnie. »

Paris
7 Mars 1793

Mon cher André,
Je viens d'entendre les dernières nouvelles de la ferme.

Le grand-père aurait dit à notre tante qu'il est bien fier de vous deux. Il était si heureux de ta visite quand tu es descendu rejoindre ton nouveau régiment. Je sais que vos parents veillent sur leurs fils de là-haut.

Jobert grimaça et inhala un soupçon de lavande qui émanait des feuilles de papier encore pliées.

Je sais que mon père serait également fier de vos nouvelles promotions, mais tu sais comment il peut être parfois. Bien qu'il n'en dise rien, je sais qu'il vous prendrait, toi et Didier, dans ses bras pour vous serrer avec la force d'un ours avant de vous envoyer travailler les poulains. Il va de soi que votre tante et moi sommes ravies pour vous deux et nous vous embrassons tendrement. La grand-tante va toujours aussi bien et regorge d'énergie.

Je suis troublée de la défaite à Aix-la-Chapelle, sans oublier la déclaration de guerre de l'Autriche, la Prusse, la Sardaigne, l'Angleterre et les Pays-Bas. Cela me rappelle l'invasion et Valmy l'année dernière. Le chaos dans le gouvernement n'aide pas la situation non plus. Les Jacobins sont des enragés et leurs soutiens ne font qu'augmenter avec chaque jour qui passe. Visiblement, avec le nombre quotidien d'exécutions, il est évident que la tête du roi ne leur a pas suffi et c'est inquiétant.

Malgré tout cela, notre famille se porte plutôt bien.

Avec les projets du gouvernement de lever plus de batteries à cheval, notre grand-père se trouve submergé par les commandes, malgré l'apparition de nouveaux fournisseurs de chevaux depuis l'annonce de la levée en masse. Curieusement, cette saturation de chevaux bon marché, couplée avec la manie que père a d'honoré tous ses contrats, a fait que nous avons de plus en plus de contrats.

Cette levée en masse a eu pour effet de vider toutes les villes alentours de leurs femmes, enfants et vieillards. Nos entrepôts débordent à tel point que j'envisage d'en ouvrir un autre afin de loger toute cette main-d'œuvre. Notre affaire de couture avance bien également, surtout pour ce qui est de la confection de coiffures, donc il y a beaucoup de travail pour tout le monde.

Malgré l'ambiance chaotique qui règne dehors, je me porte bien et je suis bien heureuse et très occupée. Je sais que tu vas rire en apprenant cela, mais depuis quelques temps, bon nombre de prétendants commencent à me faire la cour, mais je suis bien trop occupée par mes affaires pour examiner leurs propositions.

Le régiment de Didier recherche désespérément à se fournir en fers à cheval et donc, en conséquence, j'ai invité nos amis à venir dîner bientôt. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de particulier dont tu aurais besoin ?

Jobert sentit ses muscles se contracter en pensant aux sabres dont il avait tant besoin.

« Tout se passe bien ? » demanda Orlande, qui se trouvait près de la cheminée.

Jobert se reprit : « Tout va très bien, mon ami. Juste une idée qui me vient à l'esprit. »

Le capitaine Jobert fit un signe et Geourdai frappa les vieux pieds de sa chaise en bois sur le sol de la taverne. Une foule de jeunes visages joyeux, légèrement éclaircis par la lumière des bougies, se tourna vers les deux officiers.

Geourdai monta sur sa chaise et, par un signe de la main, demanda le silence avant de déclarer : « Citoyens, je vous souhaite la bienvenue à la Taverne du Pompon Bleu-Ciel ! »

Tout en poussant des tables et des chaises afin de dégager un espace de danse, le tavernier grogna : « Si vous allez changer le nom de ma taverne, ça sera cinq sous de plus, je vous le dis. »

Geourdai leva les yeux avant de reprendre : « Je vous invite à vous débarrasser de vos fourreaux et à les confier au brigadier Duque, là-bas. »

Après avoir indiqué l'emplacement du brigadier, il reprit ses consignes : « J'ai désigné six représentants, un pour chaque escadron, qui ont eu le choix de recevoir trois sous de chaque membre de son escadron présent ici ce soir ou bien de régler la somme de dix sous eux-mêmes. »

La salle fut remplie de hourras.

Geourdai poursuivit : « Citoyens, tout ceci n'aurait pu se faire sans notre orchestre. » Il désigna les musiciens de la main. Cet orchestre était composé du violoniste du maître de danse, de deux soldats de la 2ème compagnie, avec un fifre et un autre violon, ainsi que du brigadier Duque, avec une guimbarde et un tambourin. Ils s'inclinèrent en guise de salut et la résonna d'un tonnerre d'applaudissements.

« Merci à vous, dit Geourdai avec un petit signe de la tête. Je dois également remercier Anissa et ses amies qui nous honorent de leur présence ce soir. »

Huit femmes, âgées entre quinze et quarante-cinq ans, firent une révérence. Leurs robes, qui descendaient jusqu'aux chevilles, étaient décorées de rubans tricolores et qui embrassaient soit leurs épaules, soit leurs hanches. Beaucoup portaient des corsets au décolleté plongeant. Toutes avaient des yeux joyeux, des sourires coquins et leurs cheveux coiffés à la dernière mode parisienne. Les officiers applaudirent et s'inclinèrent.

Geourdai reprit les présentations : « Désormais, je vous demande d'accueillir comme il se doit notre maître de danse, Citoyen Inoubli. »

Inoubli était un homme mince et bien rasé, dans la trentaine. Il portait un habit et une culotte en satin de couleur violette, un magnifique gilet orange, des bas blancs et des souliers violets décorés de petits rubans orange. Ses cheveux étaient attachés à

l'arrière avec un ruban violet. Il s'inclina, de façon théâtrale, en remerciement pour les applaudissements des officiers avant de s'avancer au centre.

Toujours sous les applaudissements, il s'inclina de nouveau puis leva la main pour demander le silence avant de déclarer : « Bonsoir citoyennes et citoyens. Mon nom est Inoubli et j'ai l'honneur d'être parmi vous ce soir pour vous assister de la meilleure façon possible. Je vous assure que la citoyenne de Rossi m'a confié qu'elle souhaite, pour son bal, éviter des danses avec trop de chorégraphies afin que le plus grand nombre de ses invités puisse y participer. En conséquence, je me mets à votre disposition pour quatre séances. Pour les trois premières, je propose que nous révisions nos pas etpour la dernière séance, qui aura lieu à la veille du bal, nous ferons le point sur votre progression. Si ce programme vous convient, je propose alors que pour ce soir, nous effectuions une gavotte, qui est une danse très prisée lors des mariages. Si cela se passe bien, nous passerons ensuite sur la célèbre bourrée. »

Jobert frappa sa cuisse. Il était de bonne humeur. La plupart des femmes et plusieurs des officiers accueillirent cette proposition avec joie car ils étaient déjà familiers avec ces danses rurales animées.

« Citoyennes, demanda Inoubli avec un sourire coquin, pensez-vous pouvoir accommoder tant de beaux hommes ? »

Anissa, une brune à la silhouette mince et aux yeux étincelants, répondit tout en posant ses mains sur ses hanches : « Citoyen, cela est rare pour nous de recevoir autant d'argent, si tôt le soir et, plus tard, nous ne nous plaindrons que des douleurs de nos pieds. »

La salle explosa de rires. Inoubli reprit alors la parole : « Citoyennes, je vous demanderai de vous diviser en deux groupes de quatre. Citoyens musiciens, pouvez-vous jouer un petit quelque chose afin que nous puissions trouver nos marques.

Citoyens officiers, divisez-vous s'il vous plaît en deux groupes. Chacun de vous dansera dans le cercle des dames, effectuera une rotation puis quittera le cercle afin de laisser un camarade prendre sa place. »

La soirée débuta alors avec la découverte de la gavotte. Le tavernier faisait en sorte que l'alcool coule à flot et une demi-heure plus tard, Geourdai toucha Jobert à l'épaule et jeta un regard noir vers un groupe d'une douzaine d'hommes qui étaient en train de boire à une table près de la cheminée.

Ces hommes étaient sales, peut-être des ouvriers travaillant sur un chantier ou dans une ferme. Leurs cheveux étaient graisseux, leurs mains musclées barbouillées de crasse. Ivres, leurs ricanements trahissaient le plaisir qu'ils prenaient à se moquer des danseurs et ils interrompaient les explications d'Inoubli en frappant cruches et chopes sur les tables.

Jobert se retourna vers ces hommes avant de commander : « Duque, Fergnes, Geourdai, à moi ! »

Les ouvriers se levèrent instantanément, certains tenant des couteaux ou des ceintures et d'autres agrippant leurs chopes de bois. Un silence glacial tomba dans la salle et seul le son du bois qui brûlait dans la cheminée se faisait entendre.

« Citoyens, dit Jobert, je crois bien qu'il est temps pour vous de rejoindre vos épouses. »

Les ouvriers se regardèrent, confus. L'un d'entre eux, un gars très grand avec une chope à la main, s'avança vers Jobert : « Et si nous n'avons pas d'épouses ? demanda-t-il.

— Mais de bons citoyens comme vous avez obligatoirement des épouses, répondit Jobert. Dans le cas contraire, cela voudrait dire que vous êtes des patriotes célibataires qui se sont soustraits à la levée en masse et il serait de mon devoir de vous mettre aux arrêts et d'appeler les gendarmes pour vous embarquer. »

L'hésitation saisit les ouvriers. Sentant une occasion de semer d'avantage le trouble, Jobert reprit : « Vous voulez désormais

rentrer chez vous maintenant et vous réveiller demain auprès de vos épouses ? Ou préférez-vous passer la nuit dans un cachot ? »

Les ouvriers firent quelques pas en arrière, rangeant leurs couteaux dans leurs ceintures et posant leurs chopes sur la table, puis se dirigèrent vers la porte de la taverne.

« Citoyen Inoubli, dit Jobert, je vous prie de reprendre votre cours. »

Inoubli s'inclina puis les musiciens jouèrent de plus belle et les filles reprirent les mains de leurs cavaliers.

Cinquième Chapitre

L'eau du ruisseau coulait le long de son lit pour se jeter dans un autre cours d'eau avant de finir sa course dans le Rhône. À cet endroit, une route qui reliait Lyon à Avignon suivait le grand fleuve et sur le sommet d'une colline, plus au nord, Jobert et d'autres officiers du régiment étaient regroupés autour du Colonel Morin.

« Avant de traiter le sujet qui nous rassemble ici aujourd'hui, commença Morin, permettez-moi de vous dire que les fonctionnaires qui ont un minimum d'intégrité et de patriotisme suivent les directives du gouvernement concernant le recrutement. Ceux d'entre eux qui sont…moins énergiques, traînent des pieds ou bien envoient des criminels, des soudards ou des fous. Ceci a pour effet de ralentir l'enrôlement et, plus important encore, de fournir peu d'hommes capables de monter à cheval. J'ai donc décidé de m'adapter à cette situation. Désormais, les nouvelles recrues arriveront au dépôt tous les deux jours et je suspends la formation des 11ème et 12ème compagnies afin d'intégrer leurs effectifs aux 5ème et 6ème compagnies.

Ceci fera que notre régiment ne pourra aligner que cinq escadrons pendant un bon moment. »

Jobert remarqua les regards de découragement de ses camarades autour de lui.

« Désormais, poursuivit Morin, parlons de notre cas d'étude. Le nord se trouve du côté du croisement de routes à deux mille mètres de notre position. Nous pouvons imaginer que les forces principales de l'ennemi se trouvent au nord de ce croisement. Nos forces se trouvent au sud. Pour notre exercice, nous monterons un camp pour deux escadrons sur la prairie au sud du ruisseau et de la route. Nous allons donc étudier les besoins pour installer un camp de deux escadrons sur cette pente, au nord. »

Le colonel indiqua du doigt les divers endroits, suivi par les regards concentrés de ses officiers.

« Les officiers des 1er et 2ème escadrons, continua Morin, seront sous l'autorité du chef d'escadron Avriol et auront pour mission d'évaluer les besoins des montures. Les officiers des 3ème et 4ème escadrons, sous les ordres du chef d'escadron Spiccard, devront évaluer les besoins des hommes. Moi, je prendrai les officiers des 5ème et 6ème escadrons pour réfléchir aux besoins du ravitaillement. Nous reviendrons ici dans deux heures pour partager nos informations avant de rentrer au dépôt. »

Les officiers des 1er et 2ème escadrons se rassemblèrent sur le bord du ruisseau et c'est là que le chef d'escadron Avriol prit la parole : « Je suis le chef d'escadron Avriol, commandant des 1er et 2ème escadrons. »

La voix du chef d'escadron ne porta pas loin, ce qui forçait les officiers un peu trop éloignés de se concentrer davantage sur son visage. Jobert remarqua combien Avriol dégageait un air féroce avec ses yeux intenses, sa moustache noire épaisse, et ses cheveux attachés à l'arrière en forme de queue.

« Citoyens, continua Avriol, le Colonel vous a bien souligné les choses. C'est l'avancement rapide en grade de nos hommes et l'augmentation de nos effectifs pendant ces trois dernières années qui ont créé, à la fois, un manque chronique de savoir-faire et un environnement où des nouvelles idées ont pu fleurir. Aujourd'hui, nous devons nous confronter à un savoir-faire indispensable : l'établissement d'un campement. Etant donné que nous devons toujours prendre en compte les intentions potentielles de l'ennemi, comment celui-ci pourrait réagir en voyant nos chevaux dans un campement ? »

Une vive discussion s'engagea parmi les officiers. Il fut reconnu que la cavalerie légère de l'ennemi pourrait facilement se rapprocher du campement à partir de l'est ou de l'ouest. Le but d'une telle tentative serait de s'emparer ou de tuer les chevaux de l'escadron. Pour contrer cette action, ils préconisèrent de placer les lignes d'attache des chevaux au plus loin du chemin de l'ennemi, le long des berges du ruisseau.

Avriol, voulant pousser la réflexion de ses officiers, demanda : « Sur quel terrain pourrons-nous envisager d'installer les chevaux ? Rappelez-vous que quand il y a de la cavalerie, quatre facteurs sont à prendre en compte : la poussière, la boue, le crottin et encore le crottin. »

Les officiers reconnurent qu'installer les chevaux le long du ruisseau aurait pour conséquence la contamination de l'eau et, de fait, compromettrait toute la position. Il fut alors proposé que les hommes se procureraient de l'eau à un lieu désigné en amont des lignes d'attaches, que les chevaux pourraient s'abreuver un peu en aval de ce lieu. Encore plus en aval, on utiliserait un gué pour lier la route au camp. Il fut également décidé qu'un morceau de terrain plus élevé serait utilisé, en cas de grandes pluies, pour rassembler les chevaux et dont le ruissellement pluvial ferait en sorte d'empêcher la contamination des lieux d'abreuvement.

Avriol poursuivit son interrogation : « Deux escadrons se composent de quatre cent chevaux. Quelle serait la place nécessaire pour établir des lignes d'attaches pour une telle quantité de montures ? Allez-y, tracez moi tout ça. »

Après que Fergnes et Jobert eurent trouvé la limite des hautes eaux du ruisseau, quatre lignes d'attaches furent tracées en remontant la pente. Une fois le traçage terminé, cette zone occupait une espace de deux cent mètres sur vingt. Les officiers furent surpris de l'ampleur du terrain nécessaire pour l'installation de deux escadrons seulement.

Rassemblant de nouveau ses officiers sur la pente ensoleillée, Avriol invita Jobert à présenter les conclusions à ses pairs.

« Citoyen commandant, citoyens, je vais faire simple, dit Jobert en projetant sa voix afin que toute l'assemblée puisse l'entendre. Notre groupe a pu identifier les éléments suivants à prendre en compte pour désigner l'emplacement des lignes d'attaches : la protection donnée contre les attaques de l'ennemi, l'accès à l'eau et la désignation de zones d'abreuvement propres ; l'emplacement requis pour s'assurer que les hommes puissent facilement accéder à chaque cheval afin de le nourrir ; se débarrasser des excréments ; la largueur des rues pour permettre la circulation des animaux à la zone d'abreuvement et la quantité importante de cordes, de sardines, de marteaux, de pelles et de râteaux nécessaires pour mettre tout cela en place. »

Un autre groupe de travail détailla une longue liste des besoins des hommes tels que celui d'avoir un terrain plat pour dormir, un accès à de l'eau propre, à des lieux appropriés pour la mise en place des piquets, un accès aux chevaux, un accès au bois afin de faire du feu, un emplacement de latrines, la désignation d'un lieu de rassemblement à pied et l'emplacement des tentes de commandement, du corps médical et de la logistique.

Un troisième groupe de travail présenta ensuite ses con-

clusions concernant l'utilisation d'un gué pour permettre une liaison entre le camp et la route, le besoin de construire une route à sens unique à la périphérie du camp et une autre qui traverserait le camp au milieu, l'importance de désigner des zones de déchargement et entrepôts près du sommet de la pente et une autre pour les wagons du train de ravitaillement, avec ses propres lignes d'attaches.

Au milieu des papillons blancs qui dansaient élégamment au-dessus de la prairie, les cadres s'engageaient dans de vives discussions. Les officiers subalternes tentaient de trouver une résolution définitive alors que leurs supérieurs observaient leurs débats, analysant la personnalité de chacun. Après bien des échanges musclés, aucune décision définitive ne put être prise. C'est alors que Morin leva la main pour réclamer le silence avant de soupirer :

« Citoyens, voyez ce que nous sommes incapables de faire en trois heures par une si belle après-midi, ayant eu une bonne nuit de sommeil, une bonne collation matinale et sans être sous un déluge de balles.»

Jobert entendit la voix du maréchal des logis-chef Koschak au loin : « Si vous, bande de *doddelen*, tentez de refaire ça, je vous fends la trogne et vous l'introduis dans le fondement avant même que vous puissiez finir votre phrase. »

En s'approchant, il vit les huit brigadiers de la compagnie en position de garde-à-vous sur un rang, partiellement cachés de sa vue par des tas de crottins et de wagons alignés le long du mur de la caserne. Devant eux, le premier sous-officier de

la 2ème compagnie était en train de déboutonner son gilet. Son casque, l'habit et le baudrier étaient déjà allongés au sol.

Les quatre maréchaux des logis, quant à eux, se tenaient au bout du rang, face à leurs subalternes. La manière dont ils avaient de tenir les poignées de leurs sabres, toujours dans leurs fourreaux, trahissait l'intention d'en faire usage si jamais les brigadiers devaient avoir la mauvaise idée de réagir. Désormais, Koschak était en train d'enlever sa chemise. Les brigadiers, les yeux écarquillés de peur, commençaient à trembler.

En apercevant Jobert, l'un des maréchaux des logis prit la position du garde-à-vous mais Jobert leva la main et fit un non de la tête. Il avait envie de voir la suite de cette scène.

Montrant chacune de ses blessures, Koschak hurla : « L'ennemi m'a déjà fait sauter deux dents, rompu les côtes et donné un coup de sabre au visage. » Il se retourna soudainement et trois brigadiers firent un pas en arrière à la vue des cicatrices, témoins des châtiments subis par le passé, avant de reprendre de plus belle : « Ça, c'est le dos d'un gars de l'armée royale, espèce de *dräckbittelen* ! Là, c'est pour des banderoles mal astiquées ; là, c'est pour un fer de cheval mal ferré et celui-ci, c'était pour manquement au salut d'un officier alors que j'étais en train de remettre une roue sur un chariot. »

Il fit désormais face aux brigadiers terrifiés et rugit : « Ne me parlez plus jamais de l'armée royale, bande de *dräcksoïen* ! Ce sont des maraudes comme moi qui ont massacré ces *bluetsügeren* et pas une troupe de *falscher Lothringeren* telle que vous ! Ce sont des maraudes comme moi qui ont combattu les ennemis de la patrie alors que vous étiez toujours au berceau en train de jouer avec vos queues ! »

Les huit brigadiers tremblaient et évitaient le regard du maréchal des logis-chef, qui poursuivit son discours : « Si l'un d'entre vous veut rentrer chez maman, alors qu'il parte ! Par contre, si vous voulez restez, vous allez hurler « Je suis un

brigadier de la 2ème compagnie du 24ème Chasseurs à Cheval » à tue-tête. Allez ! Exécution ! Hurlez ou je vous arrache le cœur ! »

Des hurlements explosèrent dans la cour. Les brigadiers hurlèrent la phrase demandée comme si leurs vies en dépendaient. Koschak recula légèrement. Ses yeux verts, remplis de malveillance, brûlaient encore avec rage. Il mit ses mains sur ses hanches et susurra d'un ton menaçant : « Si vous prononcez « armée royale » une seule fois de plus…Je vous jure…je vous coupe en deux. »

Pauvres idiots, pensa Jobert, *votre arrogance nous fera tous mordre la poussière. Ou pire encore.*

« A mon commandement, grogna Koschak, vous irez rassembler vos escouades sur la place et vous formerez une colonne par quatre. Si un de vos homme ouvre sa gueule, pète ou frissonne, je massacre votre tronche sur place sans hésitation…Rompez ! »

Les huit brigadiers détalèrent comme des lièvres. Certains trébuchèrent et deux tombèrent, avant de se relever et prendre leurs jambes à leurs cous.

Alors qu'il était en train de remettre sa chemise, Koschak aperçut Jobert marcher vers lui.

« Mes respects capitaine. Puis-je vous être utile ?

— Maréchal des logis-chef, j'avais l'impression que les préparations au déploiement de la compagnie demain allaient bon train. Je voudrais cependant connaître votre avis sur la chose.

— Je vous rassure citoyen capitaine, les hommes sont entièrement prêts à être déployés. Que cela soit sur un campement ou sur un champ de bataille. »

Un demi-sourire apparut sur le visage de Jobert.

« C'est bien ce qu'il me semblait. Poursuivez donc maréchal des logis-chef, poursuivez. »

La bruine tombait sur le bicorne du capitaine Jobert, qui pencha sa tête légèrement à droite afin d'acheminer l'eau qui s'était accumulée dans les plis intérieurs de la coiffe. Il se trouvait devant le centre de la 2ème compagnie. Il regarda la ligne de troupes déployée devant lui d'un bout à l'autre.

*Je devrais être heureux de pouvoir contempler une telle compagnie de chasseurs mais…*Son cœur se serra en regardant les fourreaux de sabres vides de ses hommes.

Pour la plupart des gens, être sur une place d'armes dans de telles conditions météorologiques serait une expérience inconfortable, mais Jobert avait remarqué le grand sourire sur le visage du lieutenant Geourdai. Il était à la droite du premier rang et il en était visiblement fier.

Dans les siècles passés, aux temps où les hommes se battaient avec des boucliers dans la main gauche et des épées ou de lances dans la main droite, le côté gauche du corps était bien protégé mais les côtes droites étaient sous le danger d'un coup potentiel qui serait porté par un ennemi attaquant diagonalement sur le flanc droit. Instinctivement, le guerrier pressait vers la gauche, ce qui avait comme inconvénient de limiter les possibilités offensives du camarade se trouvant à gauche. De fait, c'étaient les combattants les plus courageux qui tenaient la droite d'une ligne de combat et, avec le temps, tenir la droite de la ligne de bataille était devenu la place d'honneur qu'on attribuait à une personne ou troupe d'élite.

Aujourd'hui, la 2ème compagnie défilait seule et en conséquence, c'était Geourdai, en tant que second de la compagnie, qui tenait la droite à la ligne. La place d'honneur. Il avait de quoi être content.

« Lieutenant Geourdai ! » hurla Jobert.

Le lieutenant donna un léger coup sur les flancs afin de faire avancer sa monture au trot, s'arrêta devant Jobert et salua.

Jobert rendit le salut : « Amenez la compagnie au camp. »

Geourdai fit un oui de la tête avant de se retourner vers les cavaliers et hurla : « Garde à vous ! Par quatre à gauche ! Marche ! »

Les cavaliers commencèrent leur manœuvre. Jobert entendit les « conseils » de Koshack aux hommes : « De la fierté, nom de Dieu ! Tout le monde est en train de vous regarder là. » Jobert remarqua la raideur des corps de ces chasseurs et les grognements donnés par les brigadiers pour maintenir la formation. Ce nouveau dévouement retrouvé par les brigadiers fit sourire Jobert, qui ne doutait plus que les « encouragements » du maréchal des logis-chef avaient porté leurs fruits.

Jobert perdit son sourire amusé en apercevant le colonel Morin et son entourage près de la grande porte de pierre de la caserne. Neilage aperçu également le colonel et sa suite et, en arrivant à quelques pas au niveau du groupe, descendit son sabre en guise de salut et tourna la tête à droite afin de regarder le colonel droit dans les yeux. Le colonel rendit ce salut avec un signe de tête et inspecta la troupe qui défilait devant lui.

« Vous ! hurla un des adjudants justes derrière Morin, regardez droit devant vous et pas votre cheval. Il ne changera pas de couleur. Et droit le dos, vous êtes un chasseur de la République, je vous le rappelle. »

Incertains de la personne à laquelle l'adjudant s'adressait, une cinquantaine de têtes levèrent le menton et fixèrent la nuque de l'homme devant eux.

Morin se retourna vers Jobert et observa les fers arrières de Bleu.

« Jobert, vos montures ne portent des fers que devant, n'est-ce pas ? demanda le colonel. Vous me direz les conclusions de

votre expérience et quant à vous, chef d'escadron Avriol, vous ferez en sorte que de telles idées saugrenues n'estropient pas ma 2ème compagnie.

— A vos ordres citoyen colonel, répondit Avriol, qui se tenait à côté de Jobert.

— Les hommes manœuvrent bien. De très jolis alignements, continua Morin avant de s'arrêter net. Jobert ! Qu'est-ce que c'est cela ? Encore une autre de vos idées ? »

Devant les yeux stupéfaits du colonel, Orlande était en train de conduire une petite charrette à deux roues parmi les plus gros wagons de la compagnie.

« Citoyen colonel, répondit Jobert, c'est en effet une autre de mes idées et, si jamais vous le souhaitez, vous pourrez prendre une bonne tasse de thé auprès de mon domestique. » Morin ne répondit pas dans un premier temps puis, en se tournant vers le chef d'escadron, murmura : « Avriol, vous me ferez un rapport sur cette initiative également…Sans oublier le thé, bien sûr. »

Après être arrivés sur le sommet d'une pente douce, Avriol et Jobert poussèrent leurs montures sous les basses branches d'un chêne avant de s'arrêter pour contempler la progression de la colonne de cavaliers au pied de la montée. La colonne, composée de la 2ème compagnie et de la 8ème compagnie du capitaine de Chabenac, contourna la butte avant de traverser un petit ruisseau. De bout à bout, elle mesurait environs 600 mètres.

« Comme le dirait mon père, dit Jobert, tout monde peut se faire passer pour un soldat quand il fait beau.

— Un maréchal des logis-chef dans mon ancien régiment disait la même chose, répondit Avriol en souriant, mais il préférait un vocabulaire plus coloré en disant que l'anus d'un homme n'est séparé de son scrotum que par une toute petite bande de peau. C'est quand cette peau est couverte de merde ou de pisse que les problèmes commencent. »

Les deux officiers riaient de bon cœur.

« Etant donné que cela fait deux semaines que vous avez reçu les nouvelles recrues et dix jours que vous avez des chevaux, comment résumeriez-vous la progression de votre compagnie ? demanda Avriol.

— Citoyen chef d'escadron, ils peuvent s'habiller et se rassembler pour une inspection. Ils savent comment démonter, nettoyer et assembler un mousqueton. Ils savent comment se tenir sur un cheval. Ils comprennent les principes de la marche en colonne par quatre. Je dispose de sous-officiers et d'un lieutenant compétents et impliqués, avec qui j'entretiens de bonnes relations.

— Et quelles craintes auriez-vous ?

— Je suis très préoccupé du fait que mes hommes ne disposent pas de sabres. »

Un silence s'installa brièvement entre les hommes.

« Un bon quart de mes hommes sont des mauvais cavaliers, reprit Jobert. Il faut leur donner davantage de cours d'équitation. Je suis aussi inquiet concernant la qualité de nos brigadiers. Par le passé, nous avions des nobles incompétents en tant que chefs sans que cela nuise à la qualité de la troupe, du moment que les sous-officiers et brigadiers étaient à la hauteur. Je suis aussi tracassé par le fait que mes sous-lieutenants ne sont pas à la hauteur non plus.

— Quelles sont vos intentions pour les jours à venir ?

— Aujourd'hui, nous installerons notre campement mais j'ai l'intention de le lever et le réinstaller quotidiennement.

Je souhaite que nous établissions des routines et procédures pour la garde du camp. Je veux que les officiers et les sous-officiers s'exercent à l'escrime tous les jours. Les hommes devront apprendre à passer d'une colonne par quatre à une colonne de peloton, il va de soi que les hommes prendront plus de cours d'équitation. Il faut aussi faire travailler les chevaux qui en ont besoin. Je veux que nous apprenions aux hommes à effectuer des reconnaissances nocturnes à pied, de même pour les officiers et sous-officiers. Enfin, je souhaite que nous commencions à apprendre aux hommes quelques techniques équestres avancées, notamment le passage d'obstacles. »

Avriol tourna sur sa selle afin de regarder Jobert dans les yeux : « Raive m'a raconté ce que vous avez fait aux Autrichiens à Jemappes. Capitaine, j'espère…non, j'exige, que vous apportiez ce même élan à la 2ème compagnie. »